

LE FEUILLETON
DE PIERRE LEPAPE
« Un an »,
de Jean Echenoz,
et « Un cheval
dans l'escalier »,
de Pavel Vilikovskiy
page II

SOUS LE SIGNE
DE FOLLAIN
Jacques Réda
et Gil Jouanard
page III

Le Monde des LIVRES

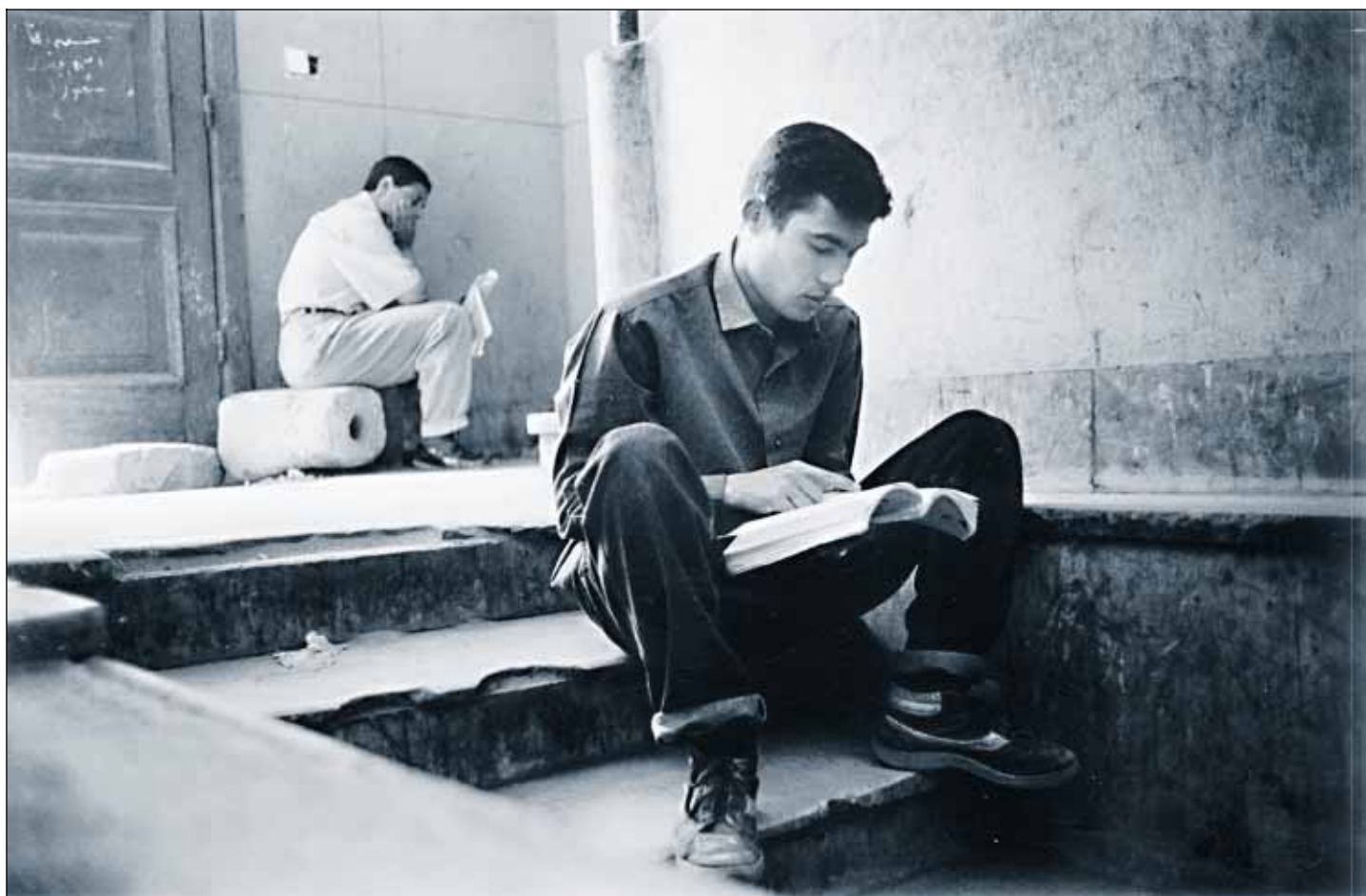
SAMEDI 12 AVRIL 1997

LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page VII

BILAN
Une équipe d'érudits
dirigée par
Jean-Pierre Rioux et
Jean-François Sirinelli
s'interroge
sur l'histoire culturelle
page VI



Frémissements sur le Nil



*Dynamique
et créative,
la jeune génération
d'écrivains égyptiens
veut sortir
du carcan idéologique
et islamique*

jeunes, nous sommes avec la vie ! », revendique pour sa part Samir Gharib Ali, qui vient de publier, à trente ans, un premier roman, *Al Saqqar (Le Fauconnier)*, qui a suscité un intense débat critique. Les mêmes qui avaient lancé l'offensive contre le professeur Nasr Abou Zeid, l'accusant d'apostasie pour ses vues sur l'interprétation du texte sacré, ont pris la plume pour dénoncer l'« impiété » du jeune romancier qui met à plat une « tranche de vie » de quelques personnages du quartier populaire cairote de Bab el Louq – dans un registre littéraire délibérément neutre où la sexualité comme les rapports sociaux ou la relation des individus à la religion sont explorés sans aucune des précautions d'usage et des codes habituels à l'autocensure.

Depuis 1979, en effet, il n'existe plus en Egypte de censure préalable pour l'écrit. En revanche, tout un arsenal juridique permet de poursuivre des auteurs accusés de divers outrages à la morale ou à la religion. Si l'Etat, dans ce domaine, a eu une politique très libérale depuis que Hosni Moubarak est au pouvoir, c'est, paradoxalement, l'indépendance d'un certain nombre de magistrats qui se traduit aujourd'hui par des entraves à la liberté de création. En effet, Sadate avait favorisé, dans les années 70, le recrutement de jeunes juges proches de la mouvance islamiste – en lesquels il voyait des alliés dans la lutte qu'il menait alors contre la gauche égyptienne issue du nassérisme. Ces juges ont aujourd'hui l'âge de presider les cours et de peupler les instances d'appel et de cassation,

comme l'a appris à ses dépens Nasr Abou Zeid. L'affaire Abou Zeid commence en mai 1992, lorsque ce maître de conférences à l'université du Caire soumet ses travaux à la commission scientifique de son établissement pour devenir professeur en chaire. Vivement attaqué par l'un des membres de la commission, qui incrimine ses conceptions du texte coranique (voir l'entretien page V) et fait de lui un apostat de l'islam, Nasr Abou Zeid voit dans un premier temps sa promotion refusée sur une base où les critères de doctrine interviennent au moins autant que l'évaluation scientifique. Suite à diverses protestations et à une réévaluation de ses travaux, il sera finalement nommé professeur en mai 1995. Mais, entre-temps, l'affaire a changé de registre : un collectif d'avocats islamistes, arguant du fait qu'Abou Zeid est considéré par certains docteurs de la loi comme un apostat, saisit les tribunaux pour exiger... l'annulation de son mariage avec Ebtehal Younès, professeur de

Gilles Kepel

français dans la même université. Aucun des deux époux n'avait la moindre intention de divorcer, mais les lois de statut personnel qui régissent les musulmans et qui sont basées sur la *chari'a* font interdiction à une musulmane d'épouser un non-musulman. S'il est déclaré apostat, Nasr Abou Zeid doit donc être divorcé d'office. En première instance, le tribunal déboute les plaignants au motif qu'ils n'ont aucun intérêt à l'affaire. Mais, en appel, puis en cassation, le tribunal renverse le jugement, et considérant que sa conception du texte coranique fait de l'accusé un apostat, prononce le divorce d'autorité en août 1996. Entre-temps, en juillet 1995, les époux Abou Zeid ont trouvé refuge aux Pays-Bas, ne pouvant plus demeurer mariés dans leur pays et craignant qu'un groupe extrémiste n'attende à leur vie – comme cela avait été le cas pour l'essayiste Farag Foda, dénoncé comme athée, puis assassiné en juin 1992.

Lire la suite page V

Dans le bureau d'où il dirige *Les Nouvelles littéraires (Akhar al Adab)*, le principal hebdomadaire culturel arabe, Gamal El Ghitany laisse libre cours à sa joie : la première réimpression, depuis un siècle, du texte intégral des *Mille et Une Nuits*, dans une collection à bon marché qu'il anime – et qui se spécialise dans l'édition des trésors du patrimoine arabe –, a été épuisée en une semaine. Les lecteurs arabes n'avaient plus accès dans leur langue à ce chef-d'œuvre traduit dans le monde entier, surtout depuis qu'il avait encouru, dans les années 1980, l'anathème de l'establishment

religieux, qui incriminait son « obscénité ». « La domination financière des Etats du Golfe sur l'édition arabe fait que les éditeurs ne peuvent plus rentabiliser les livres dont les Saoudiens ne veulent pas !, incrimine Gamal El Ghitany. Résultat : on n'arrive plus à trouver dans le commerce, à un prix accessible, les œuvres du patrimoine littéraire arabe qui déplaissent aux wahhabites. » Ce mouvement rigoriste, qui fournit la base idéologique du pouvoir de Ryad, a utilisé, dans le milieu des années 70, l'argent de la rente pétrolière pour conduire une « wahhabisation des esprits » qui a promu et financé les textes, mais aussi les feuilletons de télévision, les institutions de recherche, les chaires d'université ou les prédicateurs et associations islamiques qui partageaient sa vision du monde. En conséquence, les produits culturels arabes accessibles au

grand public, et en particulier aux jeunes, avaient vu leur spectre se réduire d'année en année.

Pourtant, dans le domaine de la fiction comme de la poésie, on observe aujourd'hui en Egypte les prémices d'un regain de créativité. A la fois chez des auteurs quinquagénaires déjà établis, formés à la culture de la « gauche arabe » des années 60 et 70, dont certains mènent un combat anti-islamiste explicite, et aussi dans une toute nouvelle génération de romanciers (et romancières) comme de poètes âgés de trente ans au moins, qui ne se préoccupent pas d'engagement mais dont le mode d'écriture comme de vie s'inscrit dans une logique « post-islamiste ». Pour un certain nombre d'Egyptiens sortis de l'université en cette fin des années 90, le mouvement islamiste ne représente plus – ou plus seulement

– une sorte d'utopie comme il y a deux décennies lorsqu'il avait surgi ; il incarne aussi désormais l'ordre moral ambigu pesant sur les campus. Ancienne militante des *gama'at islamiyya* (associations islamistes étudiantes), Myral El Tahhaoui, vingt-huit ans, a désormais rompu avec le mouvement et a ôté son voile. « Je croyais au projet de société islamiste, mais je pense aujourd'hui que les *gama'at* aspiraient surtout à exercer du pouvoir », nous explique-t-elle. Après un premier roman très remarqué intitulé *Al Khiba (Le Palanquin)*, dont l'action se déroule parmi les bédouines sédentarisées, elle prépare un récit sur sa vie de militante, qui porte pour titre provisoire *L'Aubergine bleue*, et qu'elle rédige dans une veine humoristique. « Les islamistes, dans leur interprétation de la religion, en ont fait une chose qui est contre la vie. Et nous, les

Le gay ghetto

A travers son engagement littéraire, Edmund White analyse la construction de l'identité homosexuelle

LA BIBLIOTHÈQUE QUI BRÛLE
Essais
ÉCORCHÉ VIF
Nouvelles d'Edmund White.
Plon, 272 p et 239 p.,
149 F chacun.

J'ai trente-sept ans et je me suis découvert homosexuel à douze ans ; je peux donc évoquer aujourd'hui un quart de siècle de vie gay. Tout n'y a certes pas été joie. Jusque vers vingt-cinq ans, je me suis senti si coupable d'être pédé que j'ai dépensé sans compter l'argent de mes parents chez des psychanalystes hétéros pour me faire soigner. Pendant une bonne partie de cette période, mon humeur prédominante n'était pas la dépression mais un profond désespoir. »

Ce texte, écrit en 1977, réveille une époque qui semble éloignée de plusieurs siècles. On mesure, en le lisant, quelle révolution s'est produite dans les mœurs, à partir de 1968 en France, au mois de juin 1969 aux Etats-Unis, lorsqu'un groupe de lesbiennes et de gays résista à la police venue faire une descente de routine dans une boîte de Greenwich Village, à New York, le désormais légendaire Stonewall. Edmund White était présent, nous

dit-il, à cet événement fondateur, qui a rassemblé un peu à la prise de la Bastille en 1789. Sur le coup, les acteurs ne se rendirent pas compte qu'ils venaient de vivre un moment historique ; ils commencèrent à rire quand l'idée de « pouvoir gay » fut lancée dans leur petit cercle, tant ils se considéraient comme une minorité sans importance.

La suite, on la connaît : l'abandon, avalisé par la société tout entière, des vieilles thèses selon les-

Dominique Fernandez

quelles l'homosexuel ne pouvait être qu'un « malade » (par rapport à la norme médicale) ou un « pécheur » (modèle religieux), ou un « déviant » (modèle sociologique), ou un « criminel » (modèle juridique) ; l'écroulement du schéma freudien relatif aux « étapes » de la sexualité (de l'onanisme à l'homosexualité, de l'homosexualité à l'hétérosexualité et à la monogamie conjugale, indice d'une vraie « maturité ») ; la reconnaissance de l'homosexualité comme une simple modalité de la nature, aussi « normale » que les autres formes de comportement ; enfin, symbole de cette mutation radicale, la subs-

titution du mot « gay », jeune, joyeux, roboratif (même s'il reste approximatif et souvent inadéquat) au terme obsolète « homosexuel », qui pue le pathologique et le médicamenteux.

Cependant, les choses ne se sont pas passées de la même façon aux Etats-Unis et en France ; et c'est le principal intérêt de *La Bibliothèque qui brûle*, que de nous rendre sensibles ces différences. Ici, la conquête a consisté dans l'assimilation ; la vie privée du citoyen, quelle qu'elle soit, n'est plus un objet de curiosité ni de scandale pour

personne, sauf pour quelques papistes ou fascistes attardés. Là-bas, au contraire, il semble que les gays soient restés des combattants. Il y a le « Pouvoir gay », comme il y a le « Pouvoir noir », le « Pouvoir féministe », etc. Aucune librairie en France n'a un rayon de romans gays, « tandis qu'aux Etats-Unis jamais un roman gay ne serait exposé au rayon de littérature générale ». Permanence d'un ghetto, donc, un ghetto qui n'est plus de honte mais d'arrogance, et que soulignent les nouvelles modes et les nouvelles habitudes : cuir, moustache, cheveux courts. Les gays américains, ayant rejeté les manières effémi-

nées adoptées jadis par soumission au jugement de la société hétérosexuelle, sont devenus des machos purs et durs. Finies les nostalgies de la Grèce et des éphèbes, leur modèle n'est plus le mince adolescent de dix-huit ans mais l'adulte de trente-cinq, bien baraqué et sûr de lui. « *L'Antinoüs bouclé s'est effacé devant le sergent instructeur de marines au crâne rasé.* » Il faut être, non plus « joli » ou « mignon », mais « viril », « mec », « hot » (« canon »).

L'ethnologie du comportement gay en Amérique forme la partie la plus intéressante de ce recueil d'essais. J'attendais Edmund White sur le chapitre de la culture parce qu'il est, aux Etats-Unis, un des plus en vue parmi les romanciers gays. On peut, on doit lui accoler cette épithète que tout écrivain français digne de ce nom récuse, non par quelque vestige invoué de culpabilité, comme White l'insinue, mais parce qu'en France on est d'abord écrivain et qu'on soupçonne de vouloir donner le change sur ses carences littéraires celui qui revendique l'appartenance à une catégorie, qui marche sous un drapeau, alibi trop commode pour la médiocrité.

Lire la suite page IV

J.-B.
PONTALIS

CE TEMPS
QUI
NE PASSE PAS

suiti de

LE COMPARTIMENT
DE CHEMIN DE FER



CONNAISSANCE
de
L'INCONSCIENT

Gallimard

UN AN
de Jean Echenoz.
Minuit, 112 p., 65 F.

UN CHEVAL DANS L'ESCALIER
(*Kon na poschodi, slepec vo Vrabloch*)
de Pavel Vilikovsky.
Traduit du slovaque par Peter Brabenec,
éd. Maurice Nadeau, 134 p., 90 F.

La littérature a peu de chose à voir avec l'information, mais l'information n'a de cesse de vouloir ramener à elle la littérature, de la faire passer sous ses fourches Caudines. On vient de le constater encore avec Jean-Philippe Toussaint. Celui-ci, on le sait, vient de publier un fort beau roman intitulé *La Télévision* : une fugue pascalienne et drolatique sur le thème, ô combien métaphysique, du divertissement. Sur ce, des journaux bien intentionnés courent interroger Toussaint sur son « expérience » : peut-on, doit-on se priver de télévision ? Avec quels effets bénéfiques et maléfiques ? Faut-il pratiquer une diète radicale ou y aller avec prudence ? etc. Toussaint est devenu un expert en télé, comme Cézanne sans doute fût devenu un expert en pommes et en compotiers, ou Flaubert en suicides par arsenic. D'œuvre d'art, son roman a été ravalé en fait de société.

A ce compte, on peut prédire à Jean Echenoz une belle carrière médiatique dans le domaine des SDF. Il était jusqu'à présent un bien mauvais sujet de journal. Non seulement sa biographie était désespérément lisse (il écrit des livres), mais encore ses romans et ses nouvelles – le lui a-t-on reproché ! – racontaient des histoires qui, par quelque bout qu'on les prennent, abordaient la réalité de manière si oblique et si incongrue qu'elle en devenait inutilisable. *Un an*, en revanche, nous ramène dans un univers connu. C'est un court roman qui se laisse aisément résumer : une jeune femme, prénommée Victoire (celle de *Nous trois* avait prénom Victoria, et celle des *Grandes blondes*, Gloire : tout un programme), découvre un matin son ami Félix mort près d'elle dans son lit. Elle ne se souvient pas de ce qui est arrivé, mais elle file, dans le Sud-Ouest, en emportant ses économies. Sa fugue va durer un an, d'où le titre. Au début, tout va bien. Elle loue une villa au Pays basque, se trouve un amant. Mais l'amant lui vole ses sous et Victoire va parcourir une à une les étapes de la dégringolade sociale : après la villa, les chambres d'hôtel, de plus en plus miteuses, puis la belle étoile ; le vélo, puis l'autostop et, quand elle est devenue trop sale, trop dépenaillée pour le stop, la marche au hasard, l'association avec d'autres clochards, le chapardage, la promiscuité, la perte progressive de soi et du monde. L'histoire d'une errance en forme de descente, une aventure picaresque que l'auteur achève en la ramenant à son point de départ selon la figure de la boucle d'Eisner.

Un an, évidemment, n'est pas un roman sur les vagabonds, pas davantage que *Lac* n'en était un sur les espions. Mais il est vrai qu'Echenoz a changé quelque chose à sa manière. La plupart de ses livres précédents

A travers l'errance d'une SDF, Jean Echenoz quitte les sentiers de la parodie pour tenter de saisir au plus près les incertitudes du réel. Entre langage et réalité, un chassé-croisé, dans lequel s'inscrit le romancier slovaque Pavel Vilikovsky pour conduire son narrateur au centre de lui-même

appréhendaient le réel par le biais d'une parodie de la fiction. Faux roman d'espionnage, faux livre d'aventures, policiers factices, romans d'amour en trompe l'œil, pseudo-science-fiction, simili roman-photo. Ici, les masques et les simulations sont devenus inutiles pour exprimer les incertitudes de notre sentiment du réel. Tout est pris en charge par l'écriture elle-même et par l'anecdote qu'elle rapporte. C'était déjà le cas dans cette belle nouvelle qui s'intitulait *L'Occupation des sols*, mais Echenoz n'avait pas, semble-t-il, persisté dans cette voie. Peut-être n'est-elle empruntable que dans un récit bref, rapidement fermé sur lui-même (1).

Un an, dans sa simplicité linéaire, immédiate, met en valeur la poésie d'Echenoz. Celle-ci repose sur le combat perpétuel que se livrent une réalité mystérieuse et dont le sens fuit sans cesse – le monde, les objets, les personnes, les formes, les sons, les paroles, l'espace, le temps – et les mots pour la dire le plus exactement possible, pour la capturer dans des formes grammaticales, dans des abstractions mathé-

matiques, dans des systèmes symboliques, dans des architectures imaginaires ou musicales ou picturales ou verbales : des points de repère. Ce combat peut aussi prendre la forme d'une course-poursuite : c'est à qui va rattraper l'autre, sans qu'on sache qui est le chasseur et qui est le chassé, tant nous ne pouvons aujourd'hui séparer ce qui est du discours que nous tenons sur lui. Cette confusion est à la source du comique d'Echenoz. Quoi de plus drôle que de voir la mécanique du langage s'efforcer de coller au vivant ; ou, au contraire, l'énergie du vivant pénétrer le corset de la langue jusqu'à le faire exploser. Echenoz tire de ces échanges des effets savoureux, encore que subtilement dosés : ce raffiné ignore la farce.

Il n'ignore pas l'émotion. Elle était absente de ses premiers romans, sinon sous la forme indirecte d'une évocation du jazz. Elle s'exhalait par bouffées de *Nous trois* et des *Grandes blondes* ; dans *Un an*, elle ne cesse de monter au fur et à mesure que Victoire s'enfoncé, qu'elle perd ses attaches avec le monde, avec le paysage, avec le comportement des gens ordinaires et raisonnables. Non pas que le romancier l'ait dotée d'une quelconque psychologie à laquelle nous pourrions tant bien que mal identifier la nôtre, mais au contraire parce qu'elle pourrait être n'importe laquelle de ces SDF que nous rencontrons, parce que son anonymat est devenu sa personnalité : « *Personne ne semblait s'étonner de la misère de cette belle jeune femme alors que d'ordinaire le pauvre est laid.* »

Victoire parcourt les Landes à bicyclette, parmi les rangs de conifères : « *Et comme Victoire se déplace les rangs se déplacent aussi (...). Chaque arbre tient sa place dans une infinité de lignes qui fuient en même temps, forêt soudain mobile actionnée par le pédalage.* » Le narrateur d'*Un cheval dans l'escalier* de Pavel Vilikovsky voyage en autocar : « *Une nuée d'arbres a traversé le champ en tirant derrière elle trois toits rouges, le squelette d'un wagon et, à la fin, comme une remorque, un chemin de champ dur et sec.* » On pour-

rait s'amuser à multiplier les citations croisées du romancier français et de l'écrivain slovaque, l'un et l'autre de la même génération, l'un comme l'autre attachés à l'exactitude de la langue comme à la dernière bouée, bousculée, fragile, menacée. La comparaison ne s'arrêterait pas là. Mais Echenoz et Vilikovsky n'ont pas les mêmes motifs de soupçonner le réel. Pendant vingt-cinq ans, jusqu'à l'avant-dernière heure du régime communiste et de sa censure, Vilikovsky n'a pas pu publier ses propres livres, gagnant sa vie à éditer et à traduire les autres : Joseph Conrad, Virginia Woolf, Malcolm Lowry ou William Faulkner. Celui-ci est le premier à franchir l'obstacle que l'édition internationale dresse devant les « petites » langues : comment peut-on écrire en slovaque sans être suspect de régionalisme ? Vilikovsky ajoute encore aux difficultés : écrivain d'un pays ex-communiste, il ne se soucie pas de dénoncer le régime déchu comme il est d'usage et de bonne compagnie. Tout juste le narrateur consent-il à rappeler que sa mère est passée du système de la messe quasi obligatoire au système de la messe quasi prohibée, sans y voir de réel changement : elle était toujours en faute, toujours vaguement coupable. Entre les lignes d'*Un cheval dans l'escalier*, on lira aisément l'annonce de la chute prochaine de la bureaucratie rouge, déjà flapie, usée et flatulente ; mais tout laisse prévoir également que sous d'autres couleurs, avec d'autres têtes ou avec les mêmes, se poursuivront les mêmes aventures humaines, minuscules et rêveuses.

La traduction du *Cheval dans l'escalier* est remarquable. Il fallait beaucoup de talent et de sensibilité pour nous faire pénétrer sans la moindre difficulté dans les sinuosités, les méandres et les jeux d'écho de ce monologue intérieur, plaisamment rythmé par les extraits d'un livre d'équitation militaire. Comme un bon cheval, le traducteur a réussi à ne faire qu'un avec son cavalier, ce qui demande une singulière discipline et davantage. Grâce à cette complicité, nous avons le sentiment assez rare de ne rien perdre de la prose de Vilikovsky, dont la tension résulte de l'enchaînement imperturbable et acrobatique de choses insignifiantes : incidents, anecdotes, dialogues, digressions, aphorismes, forment un chemin étroit, tortueux et pittoresque dans les ornières duquel l'auteur nous attire, jusqu'à une clairière centrale, le chapitre treize de ce roman qui en compte vingt-cinq où le narrateur en vient enfin à ce qui l'obsède : le sentiment de sa propre mort, rendu objectif par le regard qu'il porte sur sa mère en train de mourir. « *Nous ne pouvons parler que des autres, nous sommes trop compliqués pour nous-mêmes.* »

C'est à la fois dense et impalpable, à rire, à pleurer, à penser, à rêver, puis à recommencer. *Un cheval dans l'escalier* est aussi inépuisable qu'une pièce de Shakespeare, lequel aurait pu écrire s'il était notre contemporain : « *Puisqu'il peut y avoir des attachés culturels, pourquoi n'y aurait-il pas des anges ?* »

(1) Echenoz : *L'Occupation des sols*, Minuit, 1988.

versions originales

Comédie de mœurs chez les Molière

LA FAMOSA ATTRICE
(La Fameuse Comédienne)
Texte anonyme, présenté par
Cesare Garboli.
Éd. Adelphi, 320 p., 28 000 lire
(environ 80 F).

Aussi curieux que cela paraisse, on en sait plus sur les acteurs qui interprètent les pièces de Molière que sur l'auteur même. De son vivant déjà, on le soupçonnait d'avoir épousé sa propre fille. Mais Armande Béjart, qui triompha dans *Circé*, puis dans *Psyché*, n'était pas, de manière sûre, la fille de la première maîtresse de Molière, la comédienne Madeleine Béjart (George Sand doutait même que Madeleine eût été la maîtresse de Molière). Dans cet imbroglio de relations professionnelles réelles et de liaisons sexuelles plus ou moins imaginaires, dont la légende était entretenue par des esprits malveillants et jaloux du génie de l'écrivain et de la faveur dont il bénéficia longtemps, il est assez difficile de faire la part du vrai.

Cesare Garboli, traducteur de Molière en italien et surtout extraordinaire critique littéraire, amoureux de bizarreries de l'histoire littéraire, ne pouvait que se passionner pour un texte curieux, publié peu de temps après la mort de Molière. Cela semble, si on le résume, un tissu de pures calomnies, visant à faire de la veuve de Molière, Armande, une débauchée arriviste et cruelle. Mais la finesse des portraits psychologiques, si on les lit attentivement, est telle que l'on finit par croire les rumeurs selon lesquelles cet opuscule anonyme aurait été de la main de Racine. L'humour un peu grivois fait infléchir l'opinion vers une autre paternité : celle de La Fontaine. Enfin, l'extrême dureté du portrait de la comédienne peut donner raison à ceux qui attribuent le texte à une rivale d'Armande, la Guyot, à laquelle la veuve de Molière vola

Violente charge contre Armande Béjart, l'opuscule anonyme exhumé par Cesare Garboli est surtout précieux pour les éclairages qu'il offre sur la vie des comédiens au XVII^e siècle et sur celle du dramaturge

un amant dont elle fit son deuxième mari, Guérin. Quelle que soit la vérité, quant à l'auteur de ce bref roman (car on quitte rapidement la vraisemblance réaliste, malgré de nombreux recoupements dont témoignent des actes de police ou d'autres Mémoires), on peut concevoir l'enthousiasme de Cesare Garboli et admirer le sérieux exemplaire du travail éditorial : le texte est proposé en bilingue, avec une traduction italienne d'une remarquable clarté, une préface drôle et rigoureuse, une bibliographie habilement commentée et un glossaire des personnages, indispensable, tant les apparitions de certains personnages se contentent d'être allusives. En plusieurs endroits, surtout lorsque Molière est encore en vie, on approche l'émotion que procure la lecture de M^{me} de La Fayette ou telle lettre de la marquise de Sévigné. L'une et l'autre connaissaient l'histoire.

L'ouvrage parut en 1688, quinze ans après la mort de Molière. Quelques rééditions eurent lieu du vivant d'Armande (qui mourut en 1700) et de Guérin, son second mari, lourdement incriminé (qui

vécut jusqu'en 1728). En revanche, le comte de Guiche, autre protagoniste, était mort la même année que Molière. Mais le livre connut une nouvelle vie à la fin du siècle dernier, alors que des recherches se multipliaient sur la vie de Molière et l'histoire du Théâtre Français. On peut s'étonner, avec Cesare Garboli, que les chercheurs, depuis, se soient désintéressés de cet ouvrage qui offre un immense intérêt documentaire sur la vie des comédiens et sur certains épisodes de celle de Molière, mais aussi un intérêt littéraire tout court.

Armande Béjart, nous dit-on, dédaigna Molière peu après leurs noces. Sa mère (Madeleine – qui fut peut-être simplement sa sœur aînée – en tous les cas le fut pour l'état-civil), agacée d'avoir été elle-même négligée par son illustre amant, lui avait offert sa fille en mariage. La rumeur alors s'amplifia d'un véritable inceste. Armande n'aimait pas son mari et multiplia les raisons d'être calomniée, en menant une vie « galante », c'est-à-dire facile. Elle jeta son dévolu sur le comte de Guiche, qui préférait les hommes. Molière, qui découvrit cette passion, décida, de son côté, de se tourner vers un jeune comédien, qu'il avait pris sous sa protection depuis son enfance (de même qu'il avait élevé sa propre femme, Armande) : le très jeune Baron, qui devait devenir l'un des acteurs les plus célèbres et les plus admirés du XVII^e siècle, en créant le rôle d'Hippolyte de la *Phèdre* de Racine. « *Il s'alla mettre en tête de s'attacher au jeune Baron, dans l'espérance de trouver plus de solidité dans l'esprit des hommes que dans celui des femmes.* » Mais cette diversion ne réussit guère à Molière, car en donnant un premier rôle à Baron, il resserre les liens de son protégé et de sa femme... qui deviennent amants, puis, s'exaspérant mutuellement de la rivalité de leurs gloires, finissent par se disputer les mêmes admirateurs et

se haïr. La suite du récit est presque entièrement consacrée à un complot dont Armande fut, après la mort de son mari, la victime. Pour la faire « tomber », une intrigante favorisa les amours d'un notable de province avec un sosie de la comédienne, afin de faire éclater le scandale. La trame est assez réjouissante et le mélodrame raconté avec une étonnante verve.

Manipulatrice, Armande, devenue femme de tête et surtout héri-tière de son mari à la tête de la troupe, dut se débattre pour continuer son œuvre. Son second mariage mit fin à son goût pour les intrigues perverses, mais sa renommée déclina avec l'âge. Comme le dit joliment Garboli : « *Quiconque aime le théâtre du Grand Siècle peut en entendre dans ces pages non pas les dernières répliques, les derniers battements, mais leur écho, et le regarder à son crépuscule.* »

Le livre vaut surtout pour ce qu'il révèle de la psychologie telle qu'elle était approfondie au XVII^e siècle. Avec notamment un long monologue de Molière, découvrant sa propre faiblesse et rappelant humblement : « *Si ma science m'a appris qu'on pouvait fuir le péril, mon expérience ne m'a que trop fait voir qu'il était impossible de l'éviter.* » Ou encore : « *N'admirez-vous pas que tout ce que j'ai de raison ne serve qu'à me faire connaître ma faiblesse sans en pouvoir triompher ?* » Cet autoportrait lucide et accablant pouvait mener à penser que *La Fameuse Comédienne* était l'œuvre d'un proche de Molière, qui aurait connu l'œuvre, aimé l'homme et avait été déçu par ses passions, si souvent dénoncées dans des comédies aussi perspicaces que les tragédies de Racine. La Champmeslé, la Phèdre du Baron-Hippolyte aurait, dit-on encore, tenu la main de Racine pour mieux détruire sa rivale Armande.

René de Ceccatty

Le temps des ritals

MACARONI
Romanzo di santi e delinquenti
de Francesco Guccini
et Lorianio Macchiavelli.
Mondadori, 296 p., 29 000 lire
(environ 85 F).

À la fin du XIX^e siècle, des dizaines de milliers d'Italiens ont quitté leur pays pour venir en France à la recherche d'un travail et d'une vie meilleure. Avec le temps, la communauté italienne s'est bien intégrée, mais, à l'époque, les immigrants de la Péninsule ont dû faire face à la méfiance, à la peur et à l'agressivité, qui existaient déjà au siècle passé. *Macaroni*, un roman qui reçoit actuellement un très bon accueil, évoque cette réalité, en grande partie ignorée des Italiens eux-mêmes...

Les auteurs de ce « roman de saints et délinquants » sont Francesco Guccini et Lorianio Macchiavelli : le premier est un chansonnier célèbre qui a aussi montré son talent en littérature ; le second est un auteur consacré du polar à l'italienne. C'est à ce genre que les auteurs ont emprunté la structure de leur roman, qui plonge dans l'univers des laissés-pour-compte de la Péninsule. Le livre s'ouvre en 1938, dans un petit village de montagne entre l'Emilie et la Toscane, un lieu isolé et inhospitalier où même les fascistes au pouvoir n'osent s'aventurer. La vie paisible des habitants est tout à coup ébranlée par une série de décès qui ne sont que des meurtres bien déguisés. Les victimes sont le curé, l'adjutant des carabinieri, un Français ivrogne dont personne ne connaît exactement l'histoire et un jeune anarchiste autodidacte. La clé de ce sanglant mystère se trouve en fait cachée loin dans le temps et dans l'espace.

Car ces meurtres ne sont que l'épilogue d'une histoire commencée soixante ans plus tôt, lorsque, de ce petit village, comme de milliers d'autres, les paysans fuyaient

la misère et partaient à l'étranger. C'est dans le monde des immigrés italiens en France que se trouvent les racines lointaines de la haine à l'origine de ces drames. Tout en suivant pas à pas l'enquête, *Macaroni*, grâce à une construction efficace sur deux plans temporels, retrace alors le voyage aventureux qui, en 1884, a conduit en France un jeune du village. D'abord le débarquement, la nuit tombée, sur les plages de la Méditerranée, le travail douze heures par jour dans une verrerie, l'obligation de se cacher dans un pays dont il ne connaît pas la langue, la peur d'être arrêté puisque sans papiers, l'hostilité des travailleurs français et les abus de ceux – italiens et français – qui contrôlent les filières de l'immigration clandestine.

En suivant l'odyssée du jeune héros, Guccini et Macchiavelli reconstituent le périple classique des immigrés italiens à travers les salines, les usines et les mines de charbon, où, en montant toujours plus au nord, ils trouvaient du travail. Partout, les « macaronis » – ou les « ritals » – étaient assez mal vus et considérés comme des voleurs, des paresseux ou des mafieux. Leur vie n'était pas facile et pouvait même basculer dans la tragédie. Comme à l'occasion du massacre d'Aigues-Mortes où, en août 1893, pendant deux jours, les ouvriers français chassèrent les Italiens, accusés d'être des briseurs de grève, en faisant neuf morts et une centaine de blessés.

Sans jamais tomber dans un manichéisme facile et simplificateur, Guccini et Macchiavelli reconstituent l'univers d'espoir et de détresse, de lutte et d'illégalité, dans lequel vivaient les immigrés. Un univers généralement assez peu décrit par les écrivains italiens, plutôt intéressés par la crise et les affaires de la bourgeoisie. Cette capacité à faire revivre avec justesse un monde oublié est sans doute l'un des points forts de ce roman.

Fabio Gambaro

Les indécisions d'un éternel remplaçant

Dans un récit qui joue des ambiguïtés entre réalité et fiction, Alain Sevestre explore avec brio les illusions créées par l'absence

L'AFFECTATION
d'Alain Sevestre.
Gallimard, 302 p., 120 F.

La vie d'un prof de français remplaçant est faite d'alters-retours. Parachuté tous les trimestres dans un nouvel établissement à la suite des congés maternité, départs à la retraite ou dépressions des titulaires, il est de passage, éternellement, avec en outre l'inconvénient d'hériter en pleine année de classes difficiles, sans avoir le temps d'être apprécié ni de susciter hargne et rancœur. Abonné, sans vocation particulière, à ces postes précaires, le narrateur est-il un type infréquentable ? Il est en tout cas incroyablement au social. Convaincu que les amitiés d'enseignants débouchent sur l'infidélité. C'est le genre d'individu qui, dans un dîner de pairs où il fait chaud à en crever, prend à la lettre l'invitation de la maîtresse de maison à se mettre à l'aise, n'hésite pas à déboutonner sa chemise, puis à l'ôter et à finir les desserts torse nu.

Affecté dans un collège qui a vu Proust et Dutronc, notre pince-sans-rire misanthrope résiste aux marques d'obligeance que lui prodiguent ses nouveaux collègues, réduit ses élèves au silence en leur infligeant des dictées et des sujets de rédaction démoralisants (« Dans une pièce vide de préférence, une fleur fane, racontez »). Sa description de la salle des professeurs lui permet de sauter d'une parodie de Balzac (lent travelling scolaire sur un décor fonctionnel) à un détournement humoristique de Huysmans, lorsqu'il s'attaque aux « plantes vertes de collectivité, leur fonction de cendrier, leur impact sur le cafard, mi-fougères, mi-misères, quasiment des plantes à ballast, avatars de prêles, bonsais d'agaves, noyaux d'avocat germés, polypodes lobés aux limbes rachitiques, de la famille des composées ou des verbascacées, genre molène, à palmes avor-

tées, à tiges châtrées, échouées sur des pailles... ». Semblables réjouissances nous seront offertes quelques pages plus tard, grâce à une scène d'ambiance de cantine, avec clin d'œil aux dames du self qui « l'aimaient bien. C'était réciproque ».

D'autres femmes le traquent, le harcèlent. M^{me} Gray, mère d'élève en mal de confidences, qui multiplie les rendez-vous, prétextes à échanger des opinions sur Michel Leiris et Anatole France, ou à confier son désir de se remettre au violoncelle. Pauline, une collègue ébouriffée, maquillée à la craie, qui le tutoie dès son arrivée, le guette aux détours des couloirs pour lui raconter ses soirées télé devant Sylvester Stallone et Colombo. La mystérieuse Julie, qui glisse régulièrement des mots dans son casier, invitations à boire un verre place Clichy, à assister à un concert, à aller au musée, profiter du beau temps pour se promener dans les rues ou s'asseoir sur un banc. En vain. Ce messages écrits au culot restent lettre morte.

Mais ils intriguent leur destinataire. Qui est Julie ? Serait-ce Pauline, suspecte numéro un, célibataire en attente d'une « révélation » ? Et si Julie était une illuminée qui écrivait à tous les professeurs, une sorte de corbeau raté, sans envergure ? Et si ces mots doux avaient été glissés là par erreur, destinés à être lus par le prof titulaire, « mort des suites confuses d'une maladie tropicale », mais dont le remplacement resterait ignoré par l'épistolière de plus en plus irritée (« Tu te prends pour qui ? ») ?

S'agit-il, dans *L'Affectation*, d'un quiproquo entre un prof disparu et sa doublure, laquelle s'invente deuil familial ou chagrin d'amour pour sécher les cours ? Le livre d'Alain Sevestre explore les illusions créées par l'absence, dans un récit qui se joue des ambiguïtés entre réalité et fiction. Déclarant d'emblée sortir « d'une histoire », prenant viscéralement ses distances avec la corres-

pondante anonyme qui semble, « d'un mot parti de rien », vouloir « déclencher une liaison sans prémices ou tout comme », le héros de *L'Affectation* vit dans la hantise de rentrer dans une logique de roman, dans l'inférel engrenage qui condamne ce qui a un début à avoir aussi une fin. Son ami Zwiertchewski, qui fréquente les bars, lui a fait côtoyer près du zinc des « gens aux parcours quasi identiques, séparés, quittés ou ayant quitté sur un coup de tête » : tous se plaignent de l'amour. Affecté par une rupture sentimentale, il se vautre dans l'indécision, se dérobe aux aventures, cherche des alibis pour échapper à la passion, mortelle par définition.

Il trimalle avec lui des cartons, vestiges d'histoires précédentes, ce qui nous vaut quelques jolies pages d'inventaire, les « choses » entassées dans ses caisses jaunies trahissant sa recherche d'identité (comme chez Perec), lui inspirant une fugace extase matérielle (comme chez Le Clézio), ou des tracas burlesques (salves de cui-cui d'un radio-réveil obstiné, disposant d'une autonomie due au quartz, ajusté sur l'horloge atomique de Francfort).

ET LILI RESURGIT

Un certain objet peut agir comme révélateur sentimental. Tel cet imper traité Téflon, sorte de popeline enduite à l'impression léopard, synthétique dernier cri, où la pluie s'écrase sans imberber. Démonstration immédiate dans l'évier de la cuisine. Un pan du vêtement testé sous le robinet ouvert : « Effectivement, il n'était pas mouillé ». Si notre narrateur exploré s'identifie à l'eau, qui figure l'imper ?

Elle s'appellait Lili, elle resurgit, sur un petit air insolite et pimpant qui rappelle *L'Arrache-cœur* de Vian et *Les Epiphanies* de Pichette : « Mon cœur bondit. (...) Je l'engage à me dire petit a : ce qu'elle faisait là ; petit b : si en me voyant, elle ne s'était

pas dit : tiens, un revenant ! ; petit c : je t'aime. Je n'ai pas cessé de t'aimer, tout recommence, on ne se quittera plus. » Et le héros se laisse prendre avec volupté au piège de la littérature, à ce que Maurice Blanchot appelle « le règne fascinant de l'absence de temps ». Magnifiques pages d'euphorie empêtrée dans la timidité, de bonheur intense bridé par une infirmité à parler (« Faire simple. »).

Déambulation, mutisme, regards malicieux, mouvements de bras, émoi balbutié, déclaration sans partition ni emphase, grattement de nuque embarrassé, shoot répété dans un paquet de cigarettes sur une dizaine de pas (but marqué entre les montant d'un Atribus), pincement de lèvres, tu m'as manqué, toi aussi, il fait beau, les oiseaux chantent, « ce que nous nous dimes nous plut », échange d'adresses, à bientôt.

La chaste idylle bis avec Lili s'enlise dans les points de suspension. En dépit de leur ferveur, leurs coups de téléphone sont meublés de blancs, vite conclus. Leur petite soirée « chiffonnée de rites, ratatinée sur l'envie d'être bien » tourne court. Au fil de leurs aveux trahis par les ellipses, les événements s'envolent « comme si j'avais ouvert une collection de timbres en plein vent sur un paquebot ». Le doute étrangle l'éternel remplaçant : et si le professeur dont il occupe aujourd'hui le poste, le casier, la chambre d'hôtel, était l'homme pour lequel Lili l'avait quitté autrefois ? Lili serait-elle Julie ?

Au bout du labyrinthe, à l'issue d'une « modification » de son être et de son « emploi du temps », notre narrateur se retrouvera à cheval sur deux postes. Avec un talent inouï, Alain Sevestre retrouve la magie des romans de Michel Butor.

Jean-Luc Douin
Alain Sevestre a déjà publié *Double suicide villa Godin* (Ed. de Minuit, 1987) et *L'Art modeste* (Gallimard, 1995).

Rolin en tous sens

Des Açores à l'Égypte, tour du monde sans escale en compagnie d'un vagabond lettré

MON GALURIN GRIS.
Petites géographies
d'Olivier Rolin.
Seuil, « Fiction et Cie »,
268 p., 120 F.

On oublie, pour en être si souvent privé, à quel point on peut trouver du plaisir à lire la langue française. Plaisir que l'on partage forcément avec celui qui l'écrit. Cette complexité rare de la lecture de l'un et de l'autre fait oublier dans un clin d'œil le temps qu'il fait, le temps qui passe et repasse, ce rien de temps que l'on se complaira à étirer à loisir.

Olivier Rolin – on le comprend – ne veut pas être traité d'« écrivain-voyageur ». N'empêche, il aime partir. Il aime écrire. Et il aime lire. Il aime tant lire, même, qu'il cite à tout bout de champ les écrivains, les personnages et les livres qui l'accompagnent dans sa poche ou dans sa mémoire de vagabond des mers et des terres. Ce faisant – prétention d'érudit en tous genres ou honneur fait au lecteur –, il transforme sa propre culture en une sorte de culture universelle, qui ne serait plus celle d'un homme, ni même d'une génération. Cela prend parfois des allures de Trivial Pursuit : il faut reconnaître l'amant et l'amante de Saïgon ; Pursewarden, Nissim et Justine à Alexandrie ; regarder passer à Lisbonne, « de petits Pessoa, gabardine et chapeau au pochoir » ; croiser à Cuba Cabrera Infante ou Lezama ; à Trieste, Svevo et Pier Antonio Quarantotti-Gambini ; et bien sûr Borges à Buenos Aires ou Perec à Ellis Island. Et Cendrars, à qui il emprunte ce galurin gris. On ne saurait lui en vouloir, il associe tellement « les livres et les villes » qu'il en fait tout un chapitre. Il faut le comprendre. De même lorsqu'il parle des femmes : tellement en homme amoureux qu'il ne peut dire que « nous » en rêvant d'elles, suscitant ainsi une curieuse impression pour la lectrice qu'il fait

entrer comme en fraude dans l'ailleurs d'un autre. De même, encore, lorsqu'il s'exclame qu'une mère ne devrait jamais laisser sa fille épouser un écrivain. Souhaitons aux pères de ne jamais devoir affronter un tel dilemme ! Mais on lui pardonnera tout ce qu'il voudra au nom de cette « intranquillité » permanente qui fait qu'« un écrivain est presque toujours un désaxé, un "agité du bocal" ».

On le suivra de bout en bout de ces « Petites géographies » rassemblées ici, que l'on a pour la plupart déjà pu lire ailleurs, dans des journaux surtout. Pour le plaisir de la littérature, pour échapper à l'inquiétude qui frappe le voyageur lorsqu'il ne sait plus ce qu'il est venu faire, ce qu'il est venu chercher, « par où commencer », et qu'il se demande, « en fin de compte, à quoi bon ? ». On le suivra encore pour le regard qu'il porte. Sur ce descendant de Louis XIV échoué aux Açores et qui, une fois l'audience levée, s'en va « vendre des gourmettes aux immigrants en vacances » ; sur Abehid qui travaille depuis l'âge de onze ans sur la nécropole de Saqqarah et reconstitue avec une « lenteur foudroyante » des poteries brisées à partir de fragments épars ; sur Loula, jeune femme russe dont « quelque chose d'épais et triste semble avoir éteint [...] tout feu ». On le suivra à Goa où devant la prison un écriteau interdit d'apporter drogues, livres, armes et explosifs dans un amalgame réjouissant, à Kaboul, en 1995, où la guerre tue, ampute et fournit aussi « de petits boulots » ; à Armero, en Colombie, avec de jeunes pompiers volontaires fatalistes et enjoués ; où à Ciganaki, sur le Don qu'il imagine si fort qu'on voit poindre *L'invention du monde*, le roman qu'il est déjà peut-être alors en train d'écrire.

Martine Silber

★ Signalons également *En Russie* d'Olivier Rolin, Seuil, coll. « Point », 174p., 34 F.

« Toutes les choses mouvantes et vivantes qui nous entourent... »

Comme Jean Follain, dont ils sont des lecteurs fervents et de dignes héritiers, Jacques Réda et Gil Jouanard, par les chemins obliques qui leur sont propres, à Paris ou ailleurs, regardent la réalité, s'en approchent avec attention, modestie et chaleur

CÉLÉBRATION DE LA POMME DE TERRE

de Jean Follain.
Préface de Jean-Pierre Courtois.
Deyrolle Editeur, 62 p., 65 F.

LA LIBERTÉ DES RUES

de Jacques Réda.
Gallimard, 238 p., 110 F.

C'EST LA VIE

de Gil Jouanard.
Verdier, 110 p., 80 F.

D'APRÈS FOLLAIN

de Gil Jouanard.
Deyrolle Editeur, 250 p., 125 F.

De certains livres, on a envie de dire : heureusement qu'ils existent ! Heureusement qu'ils ont été écrits ! Evidemment, au moment de les ranger dans sa bibliothèque, on s'interroge : est-ce de la poésie ou de la prose, du spéculatif, du réflexif ou des concentrés d'imagination vagabonde, un journal plus ou moins intime, une correspondance amoureuse, une série d'envois qui ne doit son existence qu'au destinataire ? Mais le mieux est encore de garder ces ouvrages à portée de main.

Il est donc heureux qu'à l'ombre des œuvres maîtresses des livres d'envergure plus modeste, aux contours souvent imprécis ou inattendus, soient accessibles. Quelquefois, il s'agit de pages posthumes rassemblées par une main fidèle qui éclaircit de l'intérieur une vie, une œuvre – ou la propre vie du lecteur. Mais, morts ou vivants, leurs auteurs en deviennent, grâce à une fréquentation assidue de vieilles connaissances, presque des amis. Jean Follain est de ceux-là.

Merveilleux poète, mort en 1971 et depuis assez injustement négligé, il recensait, de son écriture exacte, précise comme une figure de géométrie, une infinité d'ob-



« ... N'importe qui en route vers n'importe où sur un boulevard. »

jets, une réalité si riche et multiple qu'il n'avait nul besoin de s'en évader. Le bruit d'une pendule, celui d'une épingle à cheveux tombant du chignon d'une femme étaient pour lui des motifs nécessaires et suffisants ; il y ajoutait simplement cette part de mystère que le proche et le familier recèlent, qu'un langage choisi expose et dérobe. Ce mystère, il le concevait comme une cérémonie, presque une liturgie, aussi malicieuse qu'empreinte du plus grand sérieux.

À côté des recueils de poèmes et de proses de Follain, il faut mettre, au rang des livres de première proximité, ses *Agendas 1926-1971* (Seghers, 1993). Note du 31 juillet 1936 : « ... plus prochaines qu'étoiles et planètes, toutes les choses mouvantes et vivantes qui nous entourent nous donnent des

signes aussi sûrs, et l'explication éparse de cette poussée intérieure qui fait notre vie propre. » Aucun objet, aucun fruit de ce monde ne sont indignes d'être dégagés du balbutiement ou du silence – afin d'être célébrés. Ponge n'est pas loin. A la pomme de terre par exemple, Follain consacra quelques pages informées et ferventes (1).

Jacques Réda s'inscrit dans le même espace de pensée et de sensibilité que Follain, l'un de ses « pères spirituels ». A l'« explication éparse » d'une réalité qui, de toutes parts, nous sollicite, il apporte sa contribution, son attention complice. Mais les choses, ici, ne s'additionnent pas pour donner une vue cohérente et définitive ; les « signes » sont mouvants et rien ne nous assure dans « notre vie propre »...

Comme Follain, auteur d'un magnifique *Paris* (Corrêa, 1935 ; rééd. Phébus, 1989), comme Fargue et quelques autres, Jacques Réda est, par excellence, un poète de la capitale. Non qu'il ignore la campagne, mais les rues et les places de la grande ville offrent de telles perspectives, sont les chemins – à pied, à vélo ou par les transports urbains..., jamais coincé dans le métal d'une automobile – de méditations, de rêveries et de pensées tellement riches que l'on n'en a jamais fini. Ce n'est nullement un Paris ancien – images jaunies par la poussière des souvenirs – que Réda parcourt inlassablement, décrit et écrit, avec une calme jubilation, une intelligence toujours maintenue sur le fil de l'émotion. C'est le Paris d'ici et de maintenant, celui des « rencontres mémorables », des jours

tendres et des nuits d'errances, des lumières qui, au détour d'une butte, soudain illuminent et bouleversent, des lieux choisis où l'on dépose son « fardeau », d'où l'on repart « plus léger qu'à l'arrivée, n'étant plus que n'importe qui en route vers n'importe où sur un boulevard ».

Dans un recueil de textes critiques dont le titre (*Après Follain*) dit assez la dette et la déférence du rejeton qu'il est aussi, Gil Jouanard complimente Réda d'être ce « marcheur d'élite de la langue française » qui « offre le flot continu des émerveillements et des inquiétudes, la simplicité et la densité du regard, de l'ouïe, du toucher et de l'odorat résonnant simultanément en sympathie et suscitant la pensée sans la revendiquer à cor et à cri ». On ne saurait mieux dire.

C'est un regard de même nature que Jouanard prête au monde, aux êtres comme aux choses. Ironique, prompt à dessiner un travers, un défaut ou au contraire une exagération, mais n'éprouvant aucun mépris pour les simples enchantements, il reste constamment bienveillant, dénué de toute amosité. A heure et lieu dits – précisions toujours scrupuleusement notées –, il développe une pensée, une observation. Il construit avec précision – celle du langage comme celle de la sensibilité – un petit univers de mots. La réalité n'y est pas mise au service de la littérature, orgueilleusement réduite. Elle est simplement et chaleureusement approchée, par un chemin de traverse, une rue oblique – parisienne, de province, ou étrangère –, aimée, pesée, parfois refusée. « Paris, rue des Blancs-Manteaux, ce 29 avril 1993 » : « Ce froissement du temps dans la mémoire, dont le bruit léger occupe l'arrière-plan de chaque minute, n'est-ce pas le seul vrai alliment de notre réalité, l'unique manifestation de notre existence dans un monde qui n'a que faire de notre

durée ? » A propos de Follain, Réda mettait un jour en rapport la « déconcertante modestie » des moyens et le « considérable résultat » auquel il parvenait dans ses poèmes (*La Sauvette*, Verdier 1995). Avec une perle « modeste », le marcheur attentif qu'il est – comme Jouanard, selon des périodes et à des rythmes fort différents – nous donne un précieux bonheur de lecture : celui que procurent les livres écrits aux bords de notre réalité, au creux le plus intime de nos vies.

Patrick Kéchichian

(1) Publiée en 1966 chez Robert Morel, *Célébration de la pomme de terre* avait été insérée dans un recueil collectif, *La Table*, chez Fata Morgana en 1984. Il est bon qu'il soit repris ici, séparément.

LÉON WERTH

COCHINCHINE

VOYAGES AVEC MA PIPE

LA MAISON BLANCHE

« Je découvre un écrivain inexplicablement exclu de nos mémoires »

Jean LACOUTURE

ÉDITIONS

Viviane Hamy

L i v r a i s o n s

LITTÉRATURE FRANÇAISE

● IL Y A DES NUITS..., d'Alain-Gilles Minella

Une vie résumée en sept nuits. Sept moments de vie (le narrateur frise la quarantaine), où l'insouciance précède l'inquiétude, où le mariage donne soudain l'envie d'une île déserte, où le désespoir se mesure à l'aune de l'espérance déçue. De la nuit d'un jeune homme chez la copine d'une copine à celle où, sous le Génie de la Bastille, on a vingt ans et on danse parce que les Ténébres vont reculer, ces différentes étapes mêlent de façon adroite sentiment, sociologie et politique. C'est simple, clair, saisissant de vérité, et le tout mené à vive cadence. Une philippique à la fois amère, pathétique, enjouée, cruelle et émouvante pour un regard de dépit sur les dernières décennies du siècle (éd. du Rocher, 255 p., 110 F).

P.R.L.

● LADY CARLTON, de Jean-Michel Dumay

A quatre-vingts ans, Mary H. meurt au Carlton, qu'elle n'a pas quitté depuis trois décennies. Le fait est assez particulier pour retenir l'attention de Grangier, journaliste venu enquêter sur la mort d'un « forçat » des jeux de casino. Cette lady n'a pas toujours été une vieille dame ruinée. Des cahiers qu'il a subtilisés dans la chambre de la morte, des souvenirs des employés de l'hôtel et des confidences d'une amie de Mary permettent à Grangier de reconstituer une vie qui ne manque pas de zones d'ombre. Pour les éclairer, Jean-Michel Dumay emprunte à la réalité et demande à son imagination de combler les lacunes dans un roman au suspense bien entretenu qui fleure bon la nostalgie. (Ramsay, 250 p., 109 F).

P.R.L.

● N'ÉCRIS PLUS JAMAIS SUR MOI, de Mariette Condroyer

Un couple de nonagénaires toujours amoureux s'offre le malicieux plaisir de déstabiliser un jeu télévisé débile. Byron, ni anglais ni poète, quitte Julia, qui a trop emprunté à sa vie pour écrire ses romans. D'abriter trop de pensées, la tête d'un filde-fériste s'alourdit, mettant en péril son équilibre. Pour variées qu'elles soient dans leur sujet, les nouvelles de Mariette Condroyer ont en commun l'apparition de l'étrange dans des situations en elles-mêmes banales, et sans que le fantastique y ait sa part. Ce sont des instants de vie qui soudain basculent à l'insu du héros, le plus souvent pour son étonnement et toujours pour l'heureuse surprise du lecteur. Aussi denses que brèves, ces nouvelles sont un modèle du genre. Et puis il y a l'écriture, son rythme, sa tonalité, qui tient de la confiance, avec un sourire (Gallimard, 144 p., 75 F).

P.R.L.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

● PASSION DE FAMILLE, de Cristina Comencini

Ecrivain et réalisateur de cinéma, Cristina Comencini nous livre ici une petite saga : celle d'une foultitude de femmes de la même lignée princière. Principalement deux sœurs, Francesca et Maria, qui transmettent à leur descendance, presque exclusivement féminine, deux engagements voués aux fins malheureuses : le jeu et les passions amoureuses. Les péripéties se succèdent, un peu lassantes. On aimerait se détendre un peu en si curieuse compagnie : ces sept sœurs pleines de haine pour le frère unique, à peine entrevues et tout de suite oubliées au fond de leur couvent ; une épouse aux jolis os, vite devenue grosse et agressive ; ou tout simplement les deux héroïnes, ainsi que toutes ces autres femmes qui côtoient leurs vies, Vera, Angelina, Margherita... L'action (déformation cinématographique ?) ne nous en laisse pas le temps (Traduit de l'italien par Carole Walter, éd. Verdier, coll. « Terra d'altri », 188 p., 95 F).

M.Si

● LE FBI ET LES ÉCRIVAINS, de Natalie Robins

La police secrète de Hoover n'épargna quasiment aucun écrivain américain. Partisans affichés du communisme ou compagnons de route des militants marxistes, adversaires de la discrimination raciale et engagés en faveur des républicains espagnols, sympathisants de Cuba et de la lutte des Noirs pour les droits civiques, ils furent tous objets de fichages, enquêtes, écoutes téléphoniques, infiltrations, mouchardages. Et victimes de pressions dissuasives auprès des éditeurs, de chantages, de campagnes de déstabilisation. Au fil de l'effarante enquête de Natalie Robins, universitaire américaine, on voit défiler dans le box des accusés John Reed et Dashiell Hammett, John Dos Passos, Ernest Hemingway, Jack London, Dorothy Parker, Arthur Miller, William Faulkner, James Baldwin, Norman Mailer, Kay Boyle, Susan Sontag, Ray Bradbury, Philip Roth, Truman Capote, John Steinbeck, Ben Hecht, Grace Paley, E.L. Doctorow... Langston Hughes y est dénoncé comme « poète nègre et pornographique », le dramaturge Elmer Rice est dépeint ainsi : « Porte des lunettes, à toutes apparences d'un juif. » On découvre par ailleurs le rôle des journalistes commères d'Hollywood, Louella Parsons et Hedda Hopper, comme agents du FBI, et l'espionnage mis en place après la mort de Hoover par l'intermédiaire de bibliothécaires spécialement recrutés pour avoir l'œil sur le public. « Le FBI ne s'occupe pas des auteurs, il s'intéresse aux individus qui lisent certains auteurs. » (Traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Pierre Saint-Jean et Elisabeth Kern. Albin Michel, 540 p., 160 F).

J.L.D

● NOUVELLES DE LONDRES, de Doris Lessing.

Arrivée à Londres en 1949, Doris Lessing eut d'abord l'impression de vivre dans « une ville de cauchemar » avant d'en découvrir la « beauté familière » et de comprendre qu'elle y était chez elle. Par la suite, la cité et ses habitants lui inspirèrent une série de nouvelles dont plusieurs parurent d'abord dans des revues et magazines anglo-saxons. Certaines racontent des histoires qui ne se rattachent à la cité que par quelques indices, d'autres se présentent comme des scènes vues dans un café, un parc, un aéroport, un hôpital. D'inégale qualité, ces textes renvoient pourtant tous au regard très particulier que la romancière pose sur l'espèce humaine, à cette manière brusque - mais souvent subtile -, de pointer la solitude et les malentendus. Quelques-uns donnent aussi un aperçu de la situation sociale en Angleterre. C'est le cas, par exemple, de la nouvelle intitulée « D.H.S.S », qui relate une brève rencontre entre un chauffeur de taxi et une jeune femme réduite à mendier pour nourrir ses enfants. (traduit de l'anglais par Anne Rabinovitch, Albin Michel, 292 p., 120 F).

R.R.

● CINQ FEMMES EXCEPTIONNELLES, de James Lord

Les quatre premières sont des figures prestigieuses du monde de l'art : Gertrude Stein et sa compagne Alice B. Toklas, Arletty et la vicomtesse Marie-Laure de Noailles. Sous forme de brefs récits, de coups de projecteur incisés sur des moments de leurs existences, James Lord nous livre leurs caprices et leurs sautes d'humeur. La cinquième est sa mère, Louise Bennett Lord, et son portrait est peut-être le plus attachant. Cette femme eut la capacité de surmonter, gérer et transcender les embûches de l'existence avec douceur, indulgence et intelligence. Ce sont bien là cinq femmes au destin singulier, attachées à bâtir leurs vies comme un artiste construit patiemment et ardemment son œuvre. (traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Pierre Leyris et Edmonde Blanc, Plon, 272 p., 139 F).

Sy.J.

r o m a n s p o l i c i e r s

p a r M i c h e l A b e s c a t

Mortel engrenage

MANHATTAN NOCTURNE

de Colin Harrison.

Traduit de l'anglais

(Etats-Unis)

par Christophe Claro,

Belfond, 355 p., 125 F.

Porter Wren avait jusque-là réussi à se tenir à l'écart. Persuadé qu'un professionnalisme chèrement acquis lui permettrait de maintenir étanche la ligne de démarcation entre sa vie privée (un vrai rêve américain : une femme attentive, deux adorables bambins, une maison confortable) et toutes ces « histoires de dingues » qu'il tripatoillait jour après jour à la « une » de son journal. Chroniqueur en vue d'un florissant tabloïd new-yorkais, spécialiste des faits divers juteux, Porter Wren ne faisait en cela que refléter le détachement cynique et résigné de ses contemporains : « Nous vivons une époque où tout ce qui est horrible a été recyclé en divertissement. Nous avons appris à dîner en regardant tomber les bombes. » Jusqu'au jour où Porter Wren fait la connaissance de l'irrésistible Caroline Crowley et accepte de déroger à son habituelle ligne de conduite... Caroline Crowley lui montre les photos d'un jeune homme couché sur les gravats. Le cadavre de Simon, son mari, un cinéaste célèbre dont la mort n'a jamais été élucidée. Puis des dizaines de cassettes vidéo léguées par Simon. Minutieusement répertoriées. Et tout aussi mystérieuses. Des fragments d'existence saisis sur le vif par une sorte de greffier des souffrances et des abjections humaines. *Manhattan nocturne*, de Colin Harrison, c'est d'abord cela. Le récit d'un engrenage mortel, un labyrinthe poisseux tendu sur le mystère de la mort d'un homme à la curiosité malsaine, catalyseur de toutes les peurs et les angoisses de son époque. Et, par ce fait même, *Manhattan nocturne* est bien plus que cela.

Il y a un curieux jeu de miroirs à l'œuvre dans ce livre, qui est aussi un roman sur le voyeurisme. La démarche de Colin Harrison est proche de celle de son héros journaliste, qui lui-même ressemble au cinéaste sur lequel il enquête. « Rappelez-vous simplement que Simon était extrêmement déçu par la vie qu'il menait et qu'il recherchait quelque chose, la vraie vie - c'est la vérité qu'il voulait capturer. » Et c'est à celle-ci qu'il finira, comme Porter Wren, par se brûler. Cette vérité, *Manhattan nocturne* la distille lentement, dans un portrait impressionniste de New York en capitale d'un monde frénétique et dégénéré. Un très progressif passage du jour à la nuit telle que l'évoquent ces mots de Luc Sante en épigraphe du livre : « Elle écaille le vernis urbain de progrès, de modernité et de civilisation, et révèle l'état sauvage. » Roman noir, roman de mœurs au propos et à la perspective morale d'une grande ambition, *Manhattan nocturne* débouche sur un constat terrifiant : « Peut-être ne sommes-nous plus qu'une société d'assassins - d'assassins et de leurs complices. »

● ROLDAN, NI MORT NI VIF, de Manuel Vazquez Montalban

23 novembre 1993. La bombe explose à la « une » du quotidien *Diario 16* : « Roldan a accumulé en patrimoine 400 millions de pesetas depuis son arrivée en 1986 à la direction de la guardia civil. » Accusé de corruption, de fraude fiscale, de détournements de fonds, Luis Roldan est bientôt l'homme le plus recherché d'Espagne. Sa cavale dure un an. Certains le disent mort, d'autres assurent que jamais le gouvernement ne l'appréhendera de peur de ses révélations. Jusqu'à son arres-

Le gay ghetto

suite de la page 1

Maintenant que les homosexuels ne sont plus ni rejetés ni contraints de se cacher, « on entend parfois dire qu'ils ne produisent plus de grandes œuvres d'art ». Un Proust « libéré » ne serait plus un Proust. Edmund White s'insurge contre cette opinion. « A moins d'accepter la morne (et improuvée) idée freudienne que l'art est le fruit de la sublimation des névroses, on ne peut raisonnablement prédire que la libération gay mettra fin à la précieuse production artistique des homosexuels. Au contraire, cette libération devrait les affranchir des œuvres fastidieusement répétitives qui s'achèvent par la folie ou le suicide. »

Pleinement d'accord sur ce dernier point avec Edmund White, je demeure sceptique sur les avantages que la littérature retire du progrès des mœurs. Nous sommes envahis, au moins en France, d'ouvrages de piètre qualité où l'auteur, délivré du devoir de réserve, déballe crûment ses fantasmes, monotones (et combien « répétitifs » !) comme tous les fantasmes érotiques. La dissimulation forçait l'écrivain à imaginer des situations symboliques, à employer la métaphore, à procéder par allusions, bref à s'inventer un langage de codes et de signes. La société permissive est un piège pour l'artiste ; se dévouer n'est pas faire œuvre d'art. L'art se nourrit, non pas de névroses, mais de contraintes, disait Gide, beaucoup plus averti que Freud sur ce point. Faute de contraintes, le n'importe quoi se déverse sur la page, dans un flot bourbeux de stéréotypes plus académiques que les périphrases d'antan. En Amérique même, il ne semble pas, d'après ce qu'on connaît d'eux par les traductions, que les auteurs gays aient encore écrit quelque chose qui atteigne à la cheville du sublime *Billy Budd* de Melville, messe noire de l'éros interdit, ou du *Tour d'écrout*

d'Henry James. Et qu'aurait été Jean Genet, dont Edmund White s'est fait nagueur l'excellent biographe (Gallimard, 1993) si la passion de transgresser, qui soulève toute son œuvre d'une fureur poétique, lui avait été retirée par les bienfaits mêmes de la tolérance ? Comme don Juan, c'est « commettre le mal » qui fascinait l'auteur de *Notre-Dame des fleurs*, non pratiquer en toute tranquillité des goûts admis par tout le monde.

Reste un domaine où Edmund White a sans doute raison de dire que les gays peuvent exceller : le registre comique. « Feydeau aurait adoré la vie gay, puisque chaque personnage peut tromper les autres et que les possibilités mathématiques de savoir qui se cache sous le lit sont augmentées de manière géométrique. » Les nouvelles que publie Edmund White, *Ecorché vif*, justifient à la fois son optimisme et mon propre pessimisme. Elles sont vives, brillantes, souvent drôles, et, même quand le spectre du sida rôde dans le bal des amours, jamais ne tombent dans le larmoyant ni le pathétique. On se prend, on se trompe, on se quitte, on part pour la Grèce (celle des dockers, pas celle des Ganyède !), on s'échange un amant, on en perd un autre, pas de quoi faire un drame, cela va vite, comme du Feydeau, justement. Mais l'omniprésence, l'omnipotence du sexe, l'insistance dans les descriptions anatomiques et physiologiques, les préoccupations uniquement sexuelles des personnages fatiguent. On est dans le ghetto, plus que jamais ; on étouffe un peu dans ce monde de « mecs » et l'on cherche en vain où serait la valeur « universelle » de ces bavardages où les anciens, présents ou futurs amants commentent leurs bonnes fortunes. Si vous êtes intéressés par les aventures en milieu gay américain, vous ne serez pas déçus. Mais je crains que malgré la verve et l'humour qui pétillent tout au long de ces pages, elles ne paraissent fastidieuses au lecteur qui se fiche qu'on soit homo ou hétérosexuel, ce qui se passe au-dessous de la ceinture ne lui paraissant pas d'un intérêt primordial.

Dominique Fernandez

tation, en février 1995, dans des conditions elles aussi rocambolesques... Comment Manuel Vazquez Montalban, père du célèbre détective Pepe Carvalho, dont les aventures composent depuis plus de vingt ans une formidable chronique de l'Espagne postfranquiste, aurait-il pu résister à la tentation de lancer son héros sur la piste de celui qui est devenu le symbole d'un certain pourrissement politique ? Le résultat est un régal. L'action de *Roldan, ni mort ni vif* se situe pendant l'escapade de l'ex-directeur de la garde civile. D'une actualité brûlante, Montalban tire une farce politico-policière quévotatrice, stigmatisant une Espagne en proie aux révélations quasi quotidiennes de nouveaux scandales, une « démocratie des fonds secrets », un pouvoir socialiste s'appuyant sur des hommes « aussi dépourvus d'idéologie que de scrupules ». Le verbe est féroce, l'intrigue joyeusement farfelue. Et la morale brutale. Qu'importe Roldan, dit Montalban à ses lecteurs. Seul compte ce qu'il représente. Et c'est bien pour cela que tout le monde le veut « ni mort ni vif » (traduit de l'espagnol par Claude Bleton, Christian Bourgois, 175 p., 95 F).

● LE FANTÔME DES COLLINES de Sharyn McCrumb

Quel est donc le mystère de Katie Wyler, dont certains prétendent que le fantôme erre sur les chemins deux siècles après sa mort ? Enlevée par les Indiens Shawnees en 1779, comment a-t-elle pu réussir, après s'être échappée, à revenir chez elle, parcourant des centaines de kilomètres à pied, à travers les montagnes des Appalaches ? Et quel est le secret du vieil Hiram Sorley, un fantôme bien réel celui-là, qui hante aussi les collines, à la recherche de son chemin, après s'être évadé de la prison où il était enfermé depuis plus de trente ans ? Sur cette double énigme parfaitement maîtrisée, Sharyn McCrumb tisse une histoire envoûtante comme les anciennes légendes et révèle la culture des Appalaches à la manière d'un Tony Hillerman pour celle des Indiens Navajos. Arrière-petite-fille de prédicateurs des Smoky Mountains, Sharyn McCrumb a l'art de mêler mythes et réalité, passé et présent, de faire exister les paysages, les montagnes, les arbres, l'air et le vent, de rendre vivante la mémoire des lieux, sensibles ces liens imperceptibles qui unissent des lignées d'hommes à leur environnement. Premier volet traduit en français de ses *Ballades des Appalaches*, *Le Fantôme des collines* dépasse ainsi, de très loin, la simple énigme de type policier pour atteindre au plus profond des mystères qui de tout temps ont fasciné les hommes (traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Michèle Truchan-Saporta, Presses de la Cité, 407 p., 120 F).

● MORT AU PREMIER TOUR, de Didier Daeninckx

« L'inspecteur Cadin relut à haute voix les trois premières phrases du journal qu'il s'était promis de tenir et, découragé par la platitude de son style, laissa retomber le stylobille sur la table en formica. » C'est ainsi, en l'espace d'un clin d'œil à son héros et à ses lecteurs, que Didier Daeninckx reprend la plume, vingt ans après, pour réécrire *Mort au premier tour*, son premier roman, introuvable depuis longtemps. Cadin enquête sur l'assassinat d'un militant écologiste retrouvé sur le chantier d'une centrale nucléaire le lendemain des élections législatives de 1977... Acuité de l'observation sociale et politique, portraits sensibles et pathétiques d'individus engluisés dans le désabusement des utopies de mai 1968 et la montée de la crise économique, force des lieux et des atmosphères, de leur épaisseur et de leur mémoire, toutes les qualités de Didier Daeninckx sont présentes dans ce premier roman, que cette nouvelle version rend encore plus lisible. A la fin du livre, après l'inculpation d'un notable, membre éminent du lobby pronucléaire, l'inspecteur Cadin constate, sans illusion, sa mutation à Hazebrouck, « en récompense de ses bons services ». Treize ans plus tard, quand le monde s'appropriera à basculer dans les années 90 et son auteur dans de nouvelles aventures littéraires, il se tirera une balle dans la tête (*Facteur fatal*, Denoël, 1990). Cadin, cet anti-héros cruellement attachant, solitaire et désespéré, fait désormais partie des incontournables du roman noir français contemporain (Denoël, 218 p., 89 F).

Ossuaires d'Afrique

Echo à la tragédie de la Rhodésie du Sud, le chant de guerre et d'espoir du poète Cheijeraï Hove

OSSUAIRE

de Cheijeraï Hove.

Traduit de l'anglais (Zimbabwe)

par Jean-Pierre Richard,

Actes Sud, 140 p., 100 F.

La plupart des œuvres en provenance du Zimbabwe disent la tragédie de la Rhodésie du Sud, qui, à la fin des années 70, a dû livrer une longue et sanglante guerre de libération. Lorsque le poète Cheijeraï Hove a, en 1988, publié son premier roman, *Bones*, c'est sur ces temps tragiques qu'il a choisi de revenir. Nourri de l'expérience de l'auteur, qui était, à l'époque, jeune instituteur dans une région très troublée, ce chant de guerre a rencontré un grand succès en Afrique, a été traduit en plusieurs langues et il nous parvient dans une traduction française fort maîtrisée sous le beau titre d'*Ossuaire*.

Le récit est une série d'affrontements. Les combattants de la liberté qui luttent pour « que le peuple ne reste pas enterré dans cette termitière de la pauvreté » tombent dans les embuscades que leur tendent les forces de l'ordre, qui tirent « comme des fous sur les chèvres, les rochers, les arbres, l'air ».

Les Africains qui travaillent pour le fermier blanc ivrogne et libre lui « offrent leur sueur sans jamais le satisfaire ». Mais le trait le plus original du livre est la violence avec laquelle l'écrivain oppose constamment le fatalisme à la fois apeuré et agressif de ces hommes noirs exploités au dynamisme et à la générosité de leurs compagnes.

Fanéés avant l'âge, trimant comme « des ânes » pour un bol de haricots, ces humbles paysannes africaines illuminent ce récit si sombre. Marita, l'héroïne du récit, est une ouvrière qui peine à longeur de journée et une épouse qui est maltraitée par un mari brutal. Elle irradie cependant de bonté, de sagesse et même d'humour et possède le don de s'émerveiller devant

les simples beautés qui l'entourent : « Marita, elle raconte comme elle respire. Oui, comme ça. Ma soeur, regarde ces rochers, dit Marita. C'est une belle histoire. » Elle partira à la ville à la recherche de son fils, qui a sans doute rejoint la rébellion, sera arrêtée et torturée à mort, mais son charisme hantera ceux qui l'ont connue. Elle vivra dans les fantasmes sexuels des hommes qui n'ont pas pu la posséder et dans le souvenir des femmes qu'elle a aidées à vivre.

Cet entrelacs d'implorations pathétiques ne formerait qu'un chœur impuissant si Hove ne les enchaînait pas dans une célébration, elle victorieuse, de ce combat pour la liberté. Dans les deux chapitres intitulés « Les esprits parlent », le romancier donne la parole à ces morts dont les ossements jonchent maintenant les champs et qui se dressent pour proclamer haut et fort l'utilité de leurs sacrifices anonymes : « Mes os se lèveront pour la guerre. Ils chanteront des chants de guerre au feu de la bataille. Ils composeront de nouveaux chants de guerre et continueront le combat jusqu'à ce que les sanctuaires de leur terre natale soient de nouveau respectés. »

Composé de treize monologues et construit sur de nombreux retours en arrière, *Ossuaire* est une mise en écho où Hove déstructure constamment le passé pour restructurer le présent. Mais c'est aussi un texte où l'écrivain d'origine shona s'appuie fortement sur les modes d'expression de sa langue natale pour proposer une écriture nourrie de constantes interpellations et ponctuée par de nombreux proverbes sentencieux. Avec ce roman phare, Hove démontre que les écrivains du continent noir d'aujourd'hui sont parvenus à forger un mode d'expression à la fois traditionnel et moderne qui leur permet non seulement de retranscrire au plus près les souffrances de l'Afrique mais aussi de redonner forme à ses espoirs.

Denise Coussy

Le Coran, « plus manipulé qu'interprété »

Proche du courant rationaliste mu'tazilite et de la philosophie d'Averroès, Nasr Abou Zeid prône une interprétation au plus près du texte coranique. Une lecture libérée de tout pragmatisme politique

Lorsqu'il nous reçoit, au début de février, dans son bureau de l'université de Leyde, Nasr Abou Zeid jeune comme chaque année à l'occasion du ramadan. Il nous précise comment il conçoit le « Texte coranique » – conception qui est à l'origine de la campagne menée contre lui.

« Tout d'abord, il s'agit d'un texte historique. Cela signifie qu'il a été révélé à une époque spécifique, en un lieu spécifique, en une langue spécifique – l'arabe –, en somme, dans un contexte culturel... Bien qu'il soit révélé par Dieu, comme nous tous, musulmans, le croyons, il est incarné en une langue humaine. J'essaie d'attirer l'attention des musulmans sur l'aspect humain du texte, ce qui ne contredit pas son aspect divin. Depuis le IX^e siècle, on a mis l'accent sur la divinité du texte ; et bien que, dans les commentaires du Coran, on ait traité des aspects humains dans leur dimension pratique, ils ont été niés au niveau conceptuel. J'essaie d'attirer l'attention sur ceux-ci, afin de traiter le Coran comme un texte ouvert à l'interprétation. C'est ce que je veux signifier quand j'écris que le

Coran est un produit culturel. – L'approche contraire veut que le Coran soit incréé, entièrement parole de Dieu, et qu'en conséquence chaque mot – pris dans son acception littérale – ait force de vérité. Elle remonte au IX^e siècle, lorsque les théologiens les plus influents de l'islam sunnite d'alors ont imposé cette acception. Pourtant, selon vous, ceux-là mêmes qui se réclament du fondamentalisme et disent transmettre telle quelle la parole divine l'interprètent à leur façon.

– A travers l'histoire, le Coran a toujours été sujet à interprétation, bien que de façon très pragmatique et politique. De fait, il a été manipulé plus qu'interprété. Pour l'interpréter effectivement, il faut en premier lieu saisir son sens, et pour cela le resituer dans son contexte, notamment culturel et linguistique. Cette contextualisation est un processus très complexe, mais elle permet d'extraire le sens, et du sens nous pouvons procéder vers la signification. Pour moi, le sens, c'est le message contextuel du Coran ; la signification, c'est ce qu'il veut dire pour nous, à notre époque. Le sens est fixe – en termes historiques, langagiers, etc. –, mais la signification

est mouvante. Il faut établir une forte connexion rationnelle et linguistique entre sens et signification, sans quoi n'importe qui peut se précipiter sur la signification sans rien connaître du sens. Sens et signification doivent aller dans la même direction, sinon l'interprétation n'est pas valide, et on aboutit à une manipulation. L'enjeu, aujourd'hui, n'est pas quelque « modernisation » du Coran : c'est poser les questions de notre temps au message essentiel de l'islam, et tenter d'en déduire des réponses fondées sur une analyse contextuelle et linguistique approfondie du texte lui-même. Ainsi, chercher la signification du texte, c'est extraire ce qui n'est qu'historique pour aller à l'universel. Par exemple, ce que le Coran mentionne à propos des esclaves, nous ne pouvons l'appliquer à notre époque.

– Vous vous réclamez d'une filiation rationaliste incarnée notamment, au travers de quinze siècles d'histoire des sociétés musulmanes, par l'école mu'tazilite (qui aux VII^e et VIII^e siècles après J-C mettait l'accent sur le libre arbitre de l'homme) et par le courant philosophique représenté notamment par Averroès

(1126-1198), pour lequel certains versets du Coran devaient être interprétés métaphoriquement lorsque leur sens littéral était manifestement en contradiction avec les vérités que les hommes avaient trouvées par l'exercice de la raison. Tous courants contre lesquels théologiens et oulémas des plus influents fulminèrent l'anathème... Mais cette filiation intellectuelle se croise avec le vécu typique d'un Egyptien né dans les années 40.

– J'ai été témoin, durant ma vie, de la façon dont on avait fait d'abord de l'islam la religion du socialisme, des travailleurs, du nationaliste arabe, etc., puis, après la défaite de 1967, la religion de la propriété privée, de la paix [avec Israël] et non plus du djihad, comme on nous l'avait enseigné auparavant... A partir de ces observations, et de mes recherches sur les mu'tazilites, je me suis dit que, pour dépasser ces manipulations sémantiques, il fallait aller au Texte lui-même – et rechercher d'abord en lui ce qui était vrai et non ce qui pouvait être utile –, car la vérité est toujours utile, mais l'utile n'est pas toujours vrai... »

Propos recueillis par Gilles Kepel

Violences oniriques

Al-Kharrat emprunte les voies d'un imaginaire troublant, abrupt, pour exprimer la misère humaine

LA DANSE DES PASSIONS d'Edouard Al-Kharrat. Traduit de l'arabe (Egypte) par Marie Francis-Saad, Actes sud, 128 p., 78 F.

Pourquoi le réel arabe a-t-il besoin de l'onirisme pour se livrer ? Pourquoi emprunter le détour par le fantastique pour dire la misère et la détresse humaine ? Question de pudeur ou technique d'efficacité littéraire ? L'Egyptien Edouard Al-Kharrat y répond de manière directe : « le rêve est une réalité possible », il est partie intégrante de la réalité parce que l'oppression engage les êtres dans des labyrinthes intérieurs qui les poussent à une grande violence, laquelle vient souvent démen-

Tahar Ben Jelloun

tir le calme apparent d'une société lascive où chacun doit rester à sa place.

Ce recueil de nouvelles, écrites entre 1959 et 1990, confirme un autre constat : les gens quittent leur place, trahissent leur statut, perturbent l'ordre et s'enracinent dans un imaginaire troublant. On dirait que les personnages ont été secrétés par la nature faite d'opacité, de sécheresse et de poussière ocre. La terre égyptienne, le Nil et la lourde mémoire des ancêtres façonnent des êtres proches d'une nature épaisse et fruste ; ce ne sont pas des citadins lettrés, mais des paysans, qui ne renient rien de leurs origines. Peu de principes. Ils se laissent souvent guider par leurs instincts, surtout quand ils aperçoivent dans un désert brûlant une femme seule. C'est ce qui arrive à la belle Haneyya dans la nouvelle *Entre les murs*, datant de 1959. Il faut dire que c'est une femme assez indépendante, se délectant de son propre corps, mariée à un homme brutal et vieillissant, « un paquet de vieux os », dit-elle. Un homme qui lui faisait péniblement l'amour. Elle avait pitié de lui, surtout au moment où, affalé

sur elle, il peinait à sortir quelques gouttes de sperme. A sa mort, elle ne sentira pas sa perte puisqu'il ne lui a jamais appartenu.

Cette copte solitaire et têtue ira à un rendez-vous que lui fixera Zékri avec ses cousins Boctor et Chafiq pour liquider un compte saisonnier relatif à la terre de ses parents. Elle traversera une plaine aride où des paysans, visages hâves et décharnés, la poursuivent. Elle connaît bien ces trois hommes, surtout Boctor, le cousin germain à l'allure distinguée, le seul à lui inspirer une peur diffuse en même temps qu'une admiration profonde. Quant à Chafiq, c'est l'homme avachi, elle n'a pour lui que pitié et dégoût.

Ces trois hommes la violeront. Après avoir lutté de toutes ses forces, elle s'abandonnera dans un mouvement où le corps n'est plus qu'une

chose muette. La nouvelle se termine sur cette image : « Les hommes laisseront tomber à terre ce qui restait d'elle et ils sortiront pour prendre le frais et fumer une cigarette, sous le ciel fermé et neutre. »

On retrouve la même force d'évocation dans une nouvelle de 1972, *Dans les rues*, où les personnages sont cernés par un environnement brutal et inhumain, telle cette femme du Saïd, en Haute-Egypte, une brune ridée et sèche, qui a du mal à allaiter son enfant affamé. Nous sommes ici aussi à la limite du rêve. La cruauté des hommes et du soleil, la lutte pour la dignité, pour une vie décente font que la réalité se confond souvent avec les cauchemars. Dans *La Danse des passions*, une métaphore des « oiseaux amoureux perchés », le narrateur a recours à la poésie mystique pour dire son désarroi : « Mes passions ont de grandes ailes qui se caressent, qui s'enlacent et s'étreignent. (...) Les pigeons de mes passions m'ont quitté et je me sens consumé par leur absence. Me voici muet. Je ne parlerai ni des tourments ni du feu. Il ne me reste plus que la seconde mort, la certitude de la soif. »

Extrait Invocation

Au nom du père/du fils/du Saint esprit/Et au nom de Dieu/ Et de la petite sœur Narimane/Au nom de Nabila/ou Dorreyya/Au nom de Maha/ Et des membres sur les murs du temple/Au nom du temple/Au nom de l'ange du repos/Quand le roi sortit à la rencontre de ses frères/Il s'honorait du vin de la famille/buvait deux carafes/et jouait :/Ma tête est forgée d'un or pur/Mon œil est un vol de pigeon sur les canaux/Les mèches de mes cheveux dénoués sont noires comme un corbeau assis sur un tertre/Mon ventre est d'ivoire broché de hyacinthe bleue/Mes lèvres sont d'iris et de basilic/Mes mains sont chargées d'ornements/ (...) /Le roi sortit seul au jardin/ Un groupe de soldats pourchassait les colombes/Huit jours de Dieu/esquivèrent leur heure/Le roi aimait les jours en fuite/Rêvait de les chevaucher un soir/Quand le roi courut vers eux/Il dit attends/Tu es le premier jour comment t'appelles-tu ?/ Je ne sais pas/ Comment es-tu entré dans mon jardin ?/ Je suis venu à pieds/J'ai beaucoup marché et je suis plein de poussière/J'ai su que samedi/Le roi irait au désert/Volerait une bergère à son berger/J'ai eu peur d'être un samedi/ Et toi ?/ Le dimanche est très chagrin/Dieu y oublie ses mains sur les murs de l'autel/La bergère, le roi la presse/De se glisser dans sa chambre/J'avais peur d'être dimanche/ Et toi ?/ Il est très étrange que tu me demandes/Quand j'ai vu mon père s'étirer dans les cavernes/Manger comme un animal terrifié/Raconter que le roi dort dans les branchages de la reine/Les casse quelques fois/Qu'il espère un autre roi sous son lit parfois/Et lui dit de se dépêcher de se coucher là/Avant l'aube/Il se lasso/Dépose son bâton près d'elle/Passé dans les chambres/Derrière le roi, le vent court/ Et file sa chanson :/« La brebis a vaincu/A pris mon habit s'en est allée vers la plaine »/Il n'est pas étrange que tu me demandes/Mon père désirait ne pas être vendredi/Que le roi s'en fut vers sa retraite/Il pensait au vin de la famille/ Buvait deux verres/S'asseyait sur un siège/Mettait en ordre ce qui ne l'avait pas fui/Ses doigts/Ses yeux/les lignes de sa main/les restes du rêve :/Le ciel de mon amour est comme l'armée des généraux/Les dents de mon amour sont un rang de brebis/Les cheveux de mon amour un troupeau de chèvres/ La joue de mon amour comme une grenade/Les courbes de la cuisse de mon amour comme des bijoux/Le ventre de mon amour une lanterne veillant/Le nombril du ventre de mon amour/ Est une coupe qui se passe de vin/Son sein est une biche à deux ailes/ Sa nuit est plus longue que la robe de la terre/Sa voix mots blancs/ Poèmes en marche comme touffes de laine qu'on carde (1)/Et la maison de mon amour est de bambou/A la fin du rêve/Le roi dort/La fourmi s'empresse vers son genou/Quand il tombe/Le chœur vient/Au nom du père/Du fils/Du saint esprit/Au nom de Dieu/ Et de la petite sœur Narimane

(1) Coran

Abd El Moneim Ramadan (traduit de l'arabe par Catherine Farhi).

PICARD

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

82, rue Bonaparte, Paris VI^e
Métro et parking : Saint-Sulpice
du mardi au samedi : 10 h - 13 h / 14 h - 19 h

HISTOIRE - ARCHÉOLOGIE
ARCHITECTURE - BEAUX-ARTS
RÉGIONALISME

Le catalogue 532
vient de paraître

Envoi sur simple demande

JELLE KOOPMANS

Le Théâtre
des exclus
au Moyen Age

hérétiques, sorcières et marginaux
272 pages, 140 F.

EDITIONS IMAGO

25 rue Beaurepaire, 75010 Paris

Tél : 01-42-41-91-90

Diffusion P.U.F.



Frémissements sur le Nil

Suite de la page 1

Pourtant, cette affaire, par son outrance même, a contribué à faire changer le climat intellectuel en Egypte. Même si Abou Zeid et son épouse préfèrent demeurer pour l'instant en exil, leurs adversaires islamistes ont remporté contre eux une victoire à la Pyrrhus. Les très fortes solidarités qui se sont exprimées envers le couple ont suscité un sursaut chez beaucoup de ceux qui avaient jusque-là baissé les bras face à la montée de la wahhabisation de la culture. Et l'affaire a contribué à accentuer l'image répressive et liberticide de la mouvance islamiste au détriment de sa dimension utopique et sociale. Ce sont surtout la poésie et la fiction qui ont porté ce renouveau de la créativité culturelle. La poésie joue dans la structuration de l'imaginaire dans la culture arabe contemporaine un rôle central et un texte comme *Invocation* d'Abd El Moneim Ramadan (voir ci-contre), l'un des jeunes poètes les plus en vue, est passionnément discuté et a été attaqué en justice. Quant à la fiction, « c'est pour nous l'espace même de la liberté », explique Ibrahim Abd El Méguid, l'un des parrains de la jeune génération de romanciers et auteur lui-même d'un roman à l'humour corrosif, *L'Autre Pays* (traduit en français aux éditions Actes Sud), qui décrit l'Arabie saoudite à travers la vision au ras du sol qu'en a un émigré égyptien parti comme tant d'autres tenter sa chance à l'ombre

des derricks. Et pour Béchir El Siba'i, traducteur et critique littéraire, la nouvelle fiction égyptienne, par son style même, par son souci de décrire les « choses » (d'où le sobriquet de « chosisme », *tashayyu*, dont l'ont taxé ses adversaires), par son refus de tout système idéologique, est totalement extérieure au fonctionnement mental des islamistes. Mais elle diffère également des romanciers engagés de la génération précédente, qu'ils soient de gauche ou issus du nationalisme arabe dans ses diverses variantes.

Ceux-ci opposent à l'idéologie islamiste, à l'impérialisme, au sionisme, au capitalisme ou à l'Etat un autre système de valeurs – socialiste, démocratique, etc. – dont leur prose ou leurs vers sont les vecteurs. Ainsi, l'un des meilleurs romanciers de l'Egypte d'aujourd'hui, Sonallah Ibrahim, qui a connu comme opposant de gauche les prisons nassériennes qu'il décrit dans son roman *Etoile d'août* (éditions Sindbad, 1987), ironise sur la wahhabisation des esprits et de mœurs qu'il met en relation avec le développement d'un capitalisme islamiste réactionnaire, dans un roman dévastateur, *Les Années de Zeth* (Actes Sud, 1993). Autrefois, remarque-t-il malicieusement, les bonnes s'adressaient à leur patronne en leur donnant du « madame » – en français –, aujourd'hui elles leur donnent du « *hagga* » (personne qui a accompli le pèlerinage à La Mecque). Le référent culturel du chic social a changé, mais les rapports de domination, nous fait remarquer l'auteur, sont restés les mêmes. Autre type d'engagement, celui de Gamal El Ghitany, qui inscrit son œuvre romanesque dans la grande tradition d'une culture arabe classique – le

turath (patrimoine culturel) – dont il souhaite faire revivre la richesse et la diversité contre l'assèchement intellectuel dont se rendent coupables, à ses yeux, les islamistes. Ses romans (le premier à être traduit en français, *Zayni Barakat*, éd. du Seuil, 1985, lui valut instantanément une réputation flatteuse en Europe), rédigés dans une langue splendide, plutôt recherchée, et dont l'intrigue se déroule d'habitude dans les sociétés musulmanes du passé, sont peuplés de personnages flamboyants, d'amoureux, de princes, de mystiques soufis et d'originaux qui rappellent que quinze siècles de civilisations musulmanes ne se réduisent pas au seul corpus des docteurs de la Loi.

Rebelle à toute forme d'*establishment* et à tous les « discours de pouvoir » islamiste, « engagé » ou étatique, l'un des chefs de file des jeunes, Hisham Qeshta nous rencontre au Grillon, le café du centre-ville que hantent nuitamment tous ceux qui, de près ou de loin, appartiennent à la république des lettres caïrotes. Sans bureau ni statut institutionnel, il anime *L'Autre Ecriture* (*Al Kitaba al Okhra*), une revue que Richard Jacquemond, qui achève une thèse sur le champ littéraire égyptien et a traduit en français plusieurs romanciers arabes, dépeint comme la pépinière par excellence des auteurs de la nouvelle génération. « Il faut sortir de cette logique qui veut que les écrivains soient "engagés" dans tel ou tel camp, contre ou pour le pouvoir ou les islamistes », explique Hisham Qeshta. Son combat n'est pas non plus celui de la réappropriation du patrimoine culturel arabe, car « nous considérons que toute la culture mondiale est nôtre, du moment qu'elle nous parle. Il n'y a pas

de culture qui soit la propriété d'un peuple », dit-il, déplorant que l'arabisme culturel ait occulté de la mémoire des Egyptiens d'aujourd'hui l'Alexandrin Constantin Cavafy, qui écrivait en grec, ou le Cairote Georges Henein, qui écrivait en français. Paradoxalement, remarque Catherine Farhi, responsable du département de traduction et du livre du Centre français de culture du Caire, ces jeunes écrivains désargentés et les jeunes islamistes pauvres se ressemblent, comme marginaux par rapport à l'ordre établi. Ils utilisent des registres différents, mais le cosmopolitisme exacerbé des uns ou la référence des autres à une *oumma* mythifiée participent d'une recherche d'un ailleurs qui n'est pas si dissemblable, même si l'opposition de leurs langages les conduit à des situations rapides de conflits.

Le Prix Nobel de littérature Naguib Mahfouz, que son âge et son état de santé tiennent éloigné des débats actuels, mais qui a lui aussi été victime du coup de poignard d'un militant fanatisé, et dont l'imaginaire prodigieux reste une référence pour toutes les générations et les écoles d'écrivains égyptiens d'aujourd'hui (on lira une excellente introduction à la diversité de son œuvre dans *L'Amour au pied des Pyramides*, un recueil de nouvelles choisies et traduites par Richard Jacquemond, Actes Sud, 190 p., 118 F), avait publié en son temps *Palabres sur le Nil*, où se donnait libre cours la profusion des idées du Caire de l'époque. Et après deux décennies de silences et de doutes, on assiste indéniablement aujourd'hui à un nouveau et imprévisible frémissement culturel sur les rives du Nil.

Gilles Kepel

NOUVEAUTÉS 1997

STOCK • LA BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE



Un recueil de nouvelles japonaises offert, pour l'achat de 3 titres de la collection

Chaque ouvrage 50F

Un repas de famille

Un groupe d'historiens s'interroge sur l'histoire culturelle. Banquet trop protectionniste, où défilent, malgré quelques ragoûts prétentieux, nombre de mets superbes

POUR UNE HISTOIRE CULTURELLE
sous la direction de Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli.
Seuil, coll. « L'Univers historique », 460 p., 185 F.

Quel banquet, messeigneurs ! Toutes les institutions où nos amis historiens ont table ouverte sont de la noce : Académie française, Collège de France, CNRS, EPHE, EHESS, universités parisiennes, périphériques et provinciales, Inspection générale, et même ministère de la culture. On est entre soi. Fort bien, puisque c'est d'histoire qu'il s'agit ! Comme dans tout dîner de famille on évoque les grands anciens – Febvre, Bloch, Labrousse, Mandrou, Braudel... –, on parle des absents – Le Goff, Furet, Nora, Vovelle, Chartier... Certain, et non des moindres, se demande, avec une discrète ironie, si sa place est bien ici (Maurice Agulhon). Un autre, fin connaisseur des Lumières, laisse percer des regrets : qu'aujourd'hui comme hier la table n'ait pas été ouverte à d'autres familles ; ce qu'il avait lui-même tenté, avec une convivialité sans barrières ni œillères, mais en vain (Daniel Roche).

Regret d'hier, et plus encore regret d'aujourd'hui : que nos deux amphitryons n'ont-ils, pour ce projet ambitieux et exaltant, élargi le cercle afin que le débat s'enrichisse, non de querelles intestines, mais d'apports constructifs ! Le culturel – puisque c'est aussi de lui qu'il s'agit – n'est pas propriété des seuls historiens que l'on sache ! Sans doute faut-il lire dans ce rassemblement la marque d'une vitalité, allant jusqu'à l'hégémonie (1), de la famille historique française.

Or donc, cette culture on la croise, diverse et mouvante, toujours fuyante proie. Seuls Georges Duby et Antoine Prost consacrent leur toast à tenter de la fixer : le

premier, par élargissement des frontières, de sorte que l'histoire culturelle joue un rôle de « coordination des sciences de l'homme » ; le second par resserrement autour de l'histoire sociale en un manifeste au sein du manifeste. Sans doute faudrait-il ici analyser en détail ces quelques pages qui montrent tout à la fois comment l'histoire sociale doit « change[r] moins l'objet d'étude (...) que l'angle sous lequel on le considère ». On observera seulement que ce recours à la linguistique appliquée est, ici, on ne peut plus convaincant.

Mais revenons à notre banquet : trois grands services nous sont offerts – *Itinéraires* (neuf plats), *Périodes* (six plats) et *Chantiers* (huit plats) – avec, en guise de dessert, un dynamique « *Eloge de la complexité* » au terme duquel Jean-François Sirinelli manifeste, tous plats avalés, enthousiasme et inquiétude : « *La tâche, on en conviendra, est noble mais rude.* »

Et de fait, l'ordonnancement de la table a déjà dû poser problèmes : comment justifier de la place de l'article de Jean-Noël Jeanneney parmi les *Itinéraires* alors qu'il s'agit manifestement d'un *chantier* ? Et pourquoi avoir relégué les passionnantes *Rumeurs des siècles modernes* d'Yves-Marie Berce parmi les *Périodes* alors qu'il résume, à l'évidence, un *Itinéraire* ? Et puisque nous sommes conviés à goûter le menu, signalons à nos maîtres queux deux plats pour le moins déplacés : l'un insipide – pourtant le Moyen Âge ne passe pas pour sans saveur – alors qu'il aurait été tellement aisé de trouver un saucier de talent en la personne de Michel Zink ou d'Emmanuèle Baumgartner ; l'autre franchement indigeste, ragoût prétentieux fait de produits périmés (il y a belles lunes que les « *sémiophores* » n'excitent plus que les ménopausés du bulbe). Mais on ne condamnera pas la table pour deux services ratés en comparaison de la bonne vingtaine d'autres. On

s'en voudrait de ne pas mentionner les plats nouveaux mitonnés par Antoine de Baeque sur la Révolution, Christophe Prochasson avec l'affaire Dreyfus (pourtant abondamment cuite et recuite à tous les fourneaux) ou Jean-Michel Leniaud, qui nous concocte autour de la basilique de Saint-Denis quelques pages bienvenues autour du Patrimoine.

VASTE CHANTIER

L'un des attraits majeurs de ce volume, dès lors que l'on admet qu'il s'agit avant tout d'un chantier, réside moins dans ses questionnements que dans la forme adoptée par certains. Il inaugure, en quelque sorte – et involontairement – la pratique pluridisciplinaire de l'histoire culturelle que refuse l'historiocratie. Car de Maurice Agulhon à Daniel Roche en passant par Yves-Marie Berce, Alain Corbin, Alain Croix et Antoine Prost, de quoi parle-t-on ? De soi. Écritures autobiographiques – fragments de romans d'éducation, voire d'initiation –, où se lisent des parcours similaires et dissemblables qui forment à leur manière une de ces *générations intellectuelles* que Jean-François Sirinelli a étudiées ailleurs et pour d'autres décennies. Des étudiants studieux et hésitants d'hier aux professeurs respectés et estimés d'aujourd'hui, rien ne nous est caché des certitudes, des doutes, des enthousiasmes, des déceptions. Ces historiens, que l'on imagine perdus au milieu de leurs dossiers, s'abîmant les yeux sur des archives, sont aussi – et d'abord – des hommes qui ont trouvé leur chemin propre au terme d'engagements politiques concrets sur le terrain (Alain Croix rappelle dans un très beau texte ce qu'« [il] doit [à] [s]es pratiques militantes de citoyen »), plus symboliques parfois (on lira les émouvantes pages d'Agulhon montrant comment « *la République-en-femme [s'est imposée à lui] au carrefour de deux voies, celle de l'archive et celle du décor* »).

On suivra les promenades d'Alain Corbin, envoyé en mission par son « patron » dans cette « terre d'angoisse » du Limousin, et l'on découvrira comment celui qui allait devenir l'un des historiens les plus originaux de sa génération « *inventer* » de nouveaux domaines de recherche pour ne pas « *s'en tenir à une quête artificielle et médiocre* » à quoi se résument trop souvent thèses et mémoires.

Travaux consubstantiels à leurs auteurs, comme eût dit l'homme des *Essais*, et qui justifient pleinement le recours à la forme autobiographique, tant ici écrire de ou sur quelque chose est d'abord écrire de soi : si les projets de travaux relèvent d'intellectuels à travers postulats et pratiques idéologiques et/ou méthodologiques, ils ont en retour façonné insensiblement des hommes en leur imposant leur propre réel. Le savoir objectif s'est mué en savoir subjectif, et a débouché sur une conquête de l'identité de chacun à travers des « *parcours* » qui sont à proprement parler de véritables fragments d'histoire culturelle.

Daniel Couty

(1) A titre d'exemple, un récent ouvrage, qui s'affiche comme « *pour la première fois en français (...) une approche globale combinant les apports de l'histoire sociale, de l'histoire culturelle et de l'histoire politique* », n'hésite pas à emprunter aux travaux de Paul Bénichou le titre – et même plus – d'une de ses parties. Emprunt signalé en une note pleine de morgue et qui n'empêche cependant pas notre prétentieuse seconde main de commettre erreurs ou approximations fâcheuses : Hugo qualifié de « *grand auteur* » alors qu'on n'est encore qu'en 1829, Vigny et son « *succès social* », Nerval rangé parmi les « *tenants de l'art pour l'art* », Zola, Huysmans et Dostoïevski catalogués comme auteurs de « *romans réalistes* », etc. Preuve qu'il est préférable, lorsqu'on veut croiser plusieurs disciplines, de parler à plusieurs voix...

Noire constellation

Au Cabaret du Néant, Roland Jaccard présente de nouveaux complices en pessimisme

TOPOLOGIE DU PESSIMISME
de Roland Jaccard.
Dessins de Georges Wolinski, Zulma, coll. « Grain d'orange », 72 p., 49F.

Dans *Le Cimetière de la morale* (1), Roland Jaccard nous invite à rencontrer ses maîtres du pessimisme, ses complices en nihilisme. Intimidés mais quand même excités (il y a un pressentiment du pire qui ne trompe pas), nous l'avions suivi au Cabaret du Néant, où, dans une blême atmosphère de catastrophe, s'étaient succédé de grands artistes du négatif comme Schopenhauer, Cioran, Louise Brooks. L'expérience nous avait été profitable : nous étions sortis de là sombres mais joyeux, d'une bonne humeur infernale. Peut-être par crainte que celle-ci ne vire à la conciliation, Roland Jaccard, avec *Topologie du pessimisme*, fait appel à la même constel-

Chantal Thomas

lation d'irréductibles (enrichie de la participation de Flaubert, Wittgenstein, Sade, Bouddha, Max Stirner, Thomas Bernhard...) pour nous administrer une dose supplémentaire de noire vision. Poison ou vaccin, au sens où, selon Cioran : « *La lucidité est un vaccin contre la vie.* »

Par fragments, dont plusieurs se lisent en vis-à-vis d'un dessin de Wolinski – contrepoint graphique d'une cynique et radieuse vulgarité –, Roland Jaccard nous offre un florilège de répulsions. A partir de ce constat : « *Comme je regrette que mon père n'ait pas dit un certain soir à ma mère que dans la vie il faut choisir entre la lucidité et la fécondité* », il déploie les mille raisons d'abhorrer. Exercice de lucidité qui implique le refus radical de « *la comédie des bons sentiments* ». Le culte de la mère est honni, l'humanisme voué aux gémonies. Après Auschwitz et Hiroshima, l'idée de progrès fait vomir. Aimer ? C'est à mourir de rire ou d'ennui : « *Le sexe*

est aussi barbant que tout le reste – et peut-être même un peu plus. » Sincère fin de siècle sans promesse de fête, sauf celle, apocalyptique, d'un naufrage : « *On raconte que les Japonais construisent en secret un immense paquebot destiné à un holocauste de luxe de l'élite mondiale pour la première nuit de l'an 2000. Un honnête homme, après avoir fait le tour de ses illusions et après avoir épuisé les charmes du réel, se doit d'acheter d'ores et déjà son billet dans l'espoir, sans doute vain, d'aborder ailleurs.* »

Roland Jaccard est un virtuose de la désillusion. Il s'accorde à juste titre une constance dans le nihilisme, une fidélité à l'absence de toute cause. « *J'avais vingt ans, écrit-il, j'étais hypocondriaque et je me délectais de Freud, Groddeck et Ferenczi... Il va de soi que je suis encore hypocondriaque. La psychanalyse, et c'est sa force, enseigne aussi qu'on ne change pas.* » Alors quelle est la nouveauté de ce texte ? Elle est dans une aggravation de la noirceur, dans l'angoisse explicite de toucher à une aporie, « *car le pessimisme est conscient de ne jamais désespérer assez* ». C'est pourquoi ce livre se situe au-delà de la morale. Il est un manuel de suicidologie. Écrit dans un mélange de jubilation, d'exaspération et de froideur, il comporte aussi des stridences de pure tristesse : « *Sentiment de désespoir absolu cette nuit. J'ai toujours vécu avec l'idée que le suicide serait facile pour moi. C'est une idée fautive.* »

Aucune lueur d'optimisme donc dans ce désert de cendres, sinon dans l'esprit de cette interrogation de Pavese : « *Qui sait si le suicide optimiste reviendra encore en ce monde ?* » *Topologie du pessimisme* oeuvre en ce sens, et c'est sa part, affirmée, de risque. Roland Jaccard s'avance loin au-dessus de l'abîme, là où ne reste d'autre croyance que celle en la valeur esthétique du dernier geste.

(1) Presses universitaires de France, 1995.

Du peintre à l'œuvre

Sous le signe de Dürer, Gérard Vincent propose une réflexion sur l'acte de peindre

LA PRUNELLE DE DÜRER

de Gérard Vincent.
Ed. Descartes & Cie, 480 p., 200 F.

C'était une légende à Sciences-Po. Combien de générations d'étudiants auront été marquées par Gérard Vincent, par l'originalité de ses conférences, son érudition, son humour et aussi son inguérissable pessimisme ? Combien auront courbé l'échine sur ses manuels célèbres, combien se seront régalingés de son séminaire *Peinture et société* ?

Historien, observateur attentif ou narquois de la société contemporaine, Gérard Vincent est aussi, depuis quarante ans, peintre et sculpteur.

Une sorte de Janus, en somme, comme sur l'autoportrait qui orne la couverture de son livre, où l'on voit un visage coupé en deux moitiés, l'une bleue, l'œil écarquillé, l'autre verte, la paupière mi-close, les deux prunelles fixant leur objet – la Peinture – avec une fascination lucide et inlassable.

Et voilà justement tout l'intérêt de cet essai, ouvrage de réflexion et de témoignage, où l'universitaire et l'artiste se rejoignent pour penser l'art de peindre en tentant de surmonter cette habituelle contradiction : « *Qui peut parler de peinture sans avoir jamais peint ? Et comment en parler si c'est elle que l'on a choisie pour s'exprimer ?* » Voilà aussi qui explique le patronage de Dürer, l'un des premiers artistes à accéder (en 1528, avec son *Traité des proportions*) au statut d'« intellectuel », « *capable à la fois de peindre et de penser la peinture* ».

En guise de fil conducteur, une série de questions simples – pourquoi et pour qui peindre ?, comment devient-on peintre ?, quel mystère, quelles obsessions sous-tendent ce projet ?, quel regard pose-t-on sur la peinture ?, de quels mots use-t-on pour en par-

ler ?... – qui s'emboîtent, renvoient les unes aux autres et forment peu à peu la charpente d'une enquête minutieuse sur le métier d'artiste. A ces interrogations et à leurs nombreux corollaires – participation du spectateur au tableau qu'il regarde, rapport regardant/regardé, codes culturels nécessaires au décryptage d'un tableau, fonction de la critique, processus de légitimation, fortune des catalogues et des reproductions, illusion d'une peinture « virtuelle »... –, Gérard Vincent répond en montrant de façon passionnante comment les réponses varient selon le temps et les angles de vue. Il fait parler les peintres eux-mêmes, d'Ingres à Bacon, de Dürer à Malévitch, de Léonard de Vinci à Paul Klee : tous ceux qui un jour ont manqué toile, pigments, vernis, sont sommés de s'expliquer sur « *ce mélange de somnambulisme et de terrible lucidité de la conscience* » qui, selon Max Beckmann, est indissociable de la pulsion de peindre.

Si Gérard Vincent a tant lu, tant arpenté tant de musées qu'il est impossible de résumer une telle somme, on le suit néanmoins sans effort, et avec un plaisir croissant, jusqu'à l'interrogation finale : « *Quel avenir pour la peinture de chevalet ?* » Dans un monde « *iconique* », « *sursaturé d'images* », où la peinture ne répond plus à aucune de ses fonctions traditionnelles (pédagogique, prosélyte, hagiographique...), l'exploration lente d'une image fixe ne correspond plus à notre *habitus*, conclut Gérard Vincent. Dans son œil bleu pointe le doute : la peinture a-t-elle, comme l'affirme après tant d'autres Dubuffet, perdu « *son axe, sa pensée* » ? Lui préfère penser que « *la mourante* » survivra, même « *cacochyme et grabataire* ».

Et sa paupière verte nous adresse un clin d'œil confiant qui clôt cette méditation superbe tant par sa richesse que par sa singularité.

Florence Noiville

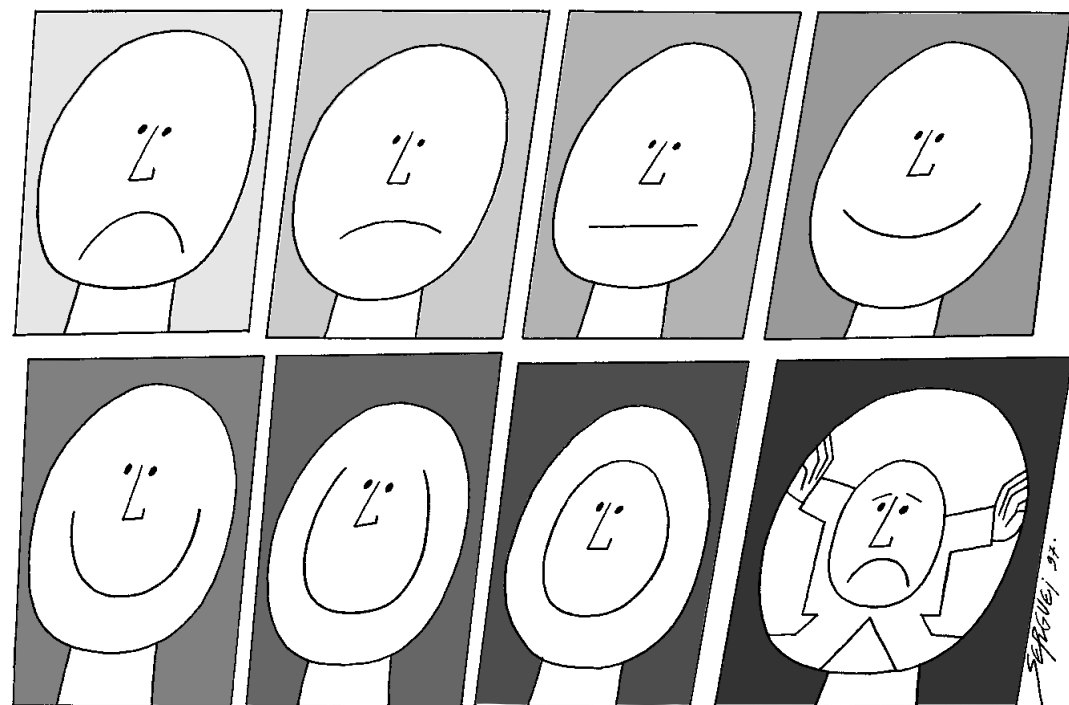
Madame que vous soyez morte est sans conteste un inconvénient. Heureusement, le seul fait que vous ayez existé, de la manière qu'on peut entrevoir d'après votre *Discours sur le bonheur* (1) console presque de cette situation fâcheuse. Presque, certes. Toutefois, votre trépas ayant précédé de deux siècles la naissance de votre serviteur, vous ne sauriez lui tenir rigueur de souligner que le sort, décidément, nous fut contraire. Il eût pu se faire, d'ailleurs, que, tout aimable que vous eussiez paru, ce dont nul ne saurait douter, l'agrément de nos humeurs se fût révélé impossible. Vous dites vous-même avoir possédé « une de ces âmes tendres et immuables, qui ne savent ni déguiser ni modérer leurs passions ». D'autres vous ont décrite sous une lumière moins flatteuse, vous disant possessive, autoritaire, attentive jusqu'à l'excès. Disputer ce point serait vain, puisque c'est moins de vous qu'il doit être question que de cet écrit posthume, auquel vous avez confié, d'une plume précisément tenue, le soin de faire connaître au monde, bien après, la leçon que vous avez tirée d'une existence intelligente et libre.

« Pompon Newton », cela vous dit-il encore quelque chose ? C'est ainsi que Voltaire, que vous avez tant aimé, vous surnomma, dit-on – histoire de rapprocher, d'un mot plus drôle que tendre, votre goût des fanfreluches et votre intérêt pour la physique. Car vous n'avez pas prisé seulement les atours et les lanternes magiques. Vous fûtes, avec une furieuse tendresse, amante des sciences, vraiment, et pas seulement en vous passionnant pour Maupertuis. On vous vit concourir à l'Académie des sciences, y être imprimée, polémique avec son secrétaire, Dortous de Mairan, vous faire leibnizienne, écrire à trente-quatre ans des *Institutions de physique*, aussitôt traduites en allemand et en italien, correspondre avec les plus fins mathématiciens de votre temps, parmi lesquels Euler et Bernoulli, donner enfin une traduction française des *Principia* de Newton qui sera réimprimée jusqu'à nos jours. Bref, vous

Il est curieux de vous écrire en sachant que vous ne lirez jamais ces lignes, bien que nous puissions lire les vôtres. Vous remercier ne paraît pourtant pas vain, ni tenter de vous dire en quoi notre monde est éloigné du vôtre

ne feignîtes pas d'être savante, vous le fûtes avec ardeur. Et quand pour vous seule, en apparence, en des mots simples, vous tentez sur le tard, la porte de la bibliothèque close, de mettre au clair quelques règles pour la direction d'une vie bonne, vous écoutez, Madame, est un plaisir sûr.

Vous attendez le bonheur de la mesure, non du renoncement. Il convient de ne pas se détruire, d'éviter habilement de ruiner sa santé, et pour cela d'être donc, quand il sied, modéré ou prudent. Cependant, l'esquive de la souffrance n'est pas le but suprême. L'absence de trouble ne vous paraît point une condition heureuse, et la plupart des philosophes se sont fourvoyés en le croyant. A tout prendre, vous préféreriez la douleur à la fadeur, et vous aimez – qui vous blâmerait ? – ce qui est intense et vif plutôt que sans risque ni inconvénients. Le bonheur tient à ce calcul qui équilibrera, jour par jour et âge par âge, l'intensité des jouissances et la possibilité de leur répétition. A quoi s'ajoute, à la place des tourments du vrai et des morsures de la lucidité, votre goût affiché pour les illusions qui nous font vivre. Vous conseillez de ne pas dissoudre, voire de les garder avec soin. « On peut ne pas aller derrière les coulisses voir les roues qui font les vols, et les autres machines », dites-



vous joliment. Vous croyez à la joie du beurre et non à celle de la désillusion, et préférez l'action nouvelle au ressassement des erreurs passées : « Ce sentiment de repentir est un des plus inutiles et des plus désagréables que notre âme puisse éprouver. Un des grands secrets est de savoir s'en garantir. » N'ayez crainte : sur ce dernier point, ce n'est guère votre serviteur qui s'aventurera à vous contredire.

S'il fut touché de vous lire, c'est en raison de votre vraie fragilité. Vous avez la légèreté des libertines, ce qui est bien la moindre des choses, mais vous oubliez d'avoir le cœur froid, ce qui est plus rare, et moins aisé. L'amour demeure pour vous « la seule passion qui puisse nous faire désirer de vivre ». C'est pourquoi, de l'éloignement de Voltaire, de son indifférence oubliée

Lettre à une défunte presque heureuse

– ou pis : amicale –, vous ne vous êtes jamais remise. Vous avez su, même si vous le taisez presque, que vouloir, pour moins souffrir, « dé-coudre l'amitié et déchirer l'amour » revient à se mettre soi-même en pièces. Votre ouvrage est tout autre chose que le énième traité de savoir-jour dont votre siècle fut brodé. Il y a, Madame, du vague à l'âme dans votre boudoir, et cela donne envie de vous saluer. Votre propos, vous le ramassez vous-même avec assez de verve : « Tâchez donc de nous bien porter, de n'avoir point de préjugés, d'avoir des passions, de les faire servir à notre bonheur, de remplacer nos passions par des goûts, de conserver précieusement nos illusions, d'être vertueux, de ne jamais nous repentir, d'éloigner de nous les idées tristes, et de jamais permettre à notre cœur de

conservé une étincelle de goût pour quelqu'un dont le goût diminue et qui cesse de nous aimer. »

Pourquoi, en dépit de maximes si claires, ne nous parlez-vous plus que de loin ? Votre voix est nette, elle semble pourtant prisonnière d'un vernis. Elle baigne dans la lumière d'un autre monde. Comment vous expliquer ? Non, bien sûr, cela n'a rien à voir avec le fait que vous soyez morte. D'autres ruptures sont intervenues. Les mœurs sont différentes, l'Europe s'est transformée, le monde même n'est plus comme vous l'aperceviez. Sans doute de telles métamorphoses sont-elles malcommodes à résumer, et pas moins à entendre. Sachez qu'une grande révolution s'est faite en France, cinquante ans, tout juste, après qu'on vous a portée en terre. On y a tué le roi, et accompli

de grands bouleversements. Le bonheur a cessé d'être comme vous l'aviez connu. Désormais, il ne fut plus seulement une affaire privée, mais un dessein de la république. On proclama que nul ne serait heureux vraiment tant que des peuples demeureraient sous le joug et des corps dans la servitude. A la question du bonheur vinrent se mêler les autres, leurs visages, leurs souffrances, leurs labeurs et leurs révoltes – tous étrangement absents de votre esprit, pour un regard de notre temps. Sachez enfin qu'au nom du bien commun, prenant prétexte d'un bonheur à construire pour tous, des despotes d'une tournure nouvelle et terrible écrasèrent le genre humain. Il se fit en notre siècle de copieux massacres, dont les horreurs dépassent l'entendement, et dont le souvenir encore hantera nos neveux.

Vos objections, il est possible de les rayer. On vous imagine volontiers rétorquant : « En quoi cela empêche-t-il d'être heureux ? Faudrait-il attendre que soit éteinte la misère du monde pour jouir des agréments de l'existence ? La joie de l'étude en est-elle moins douce, la saveur des fraises moins suave ? » Vient l'idée qu'effectivement poursuivre est inutile. Belle comme un Fragonard, faussement sereine comme un Watteau, vous avez beau être proche et touchante, jamais vous ne redeviendrez tout à fait des nôtres. Il vous manque, entre autres, les tricoteuses et Louise Michel, Rosa Luxemburg et Primo Levi. Vous expliquer n'est pas possible, comprenez-vous ? Ce n'est pas simplement que la place manque et que le temps presse. La douceur du couchant dans votre château n'est qu'une image pour les habitants de notre siècle de fer. Que vous soyez morte, serait-ce un avantage ?

(1) *Discours sur le bonheur*, de Madame du Châtelet, préface d'Elisabeth Badinter, Rivages poche, coll. « Petite bibliothèque », 92 p., 48 F.

★ A signaler également *La Philosophie et le Bonheur*, de Philippe Van den Bosch, qui dresse un panorama aisément accessible des doctrines et des analyses de la vie heureuse (Flammarion, 286 p., 98 F.)

Parentes et voyantes

Entre « ethnographie conviviale » et « errance méthodologique », Serge Dufoulon chemine sur les traces et les transes de sa mère et de sa sœur

FEMMES DE PAROLES
Une ethnologie de la voyance de Serge Dufoulon.
Ed. Métailié, 308 p., 120 F.

Lorsqu'un matin d'août 1987, recevant Georges Condominas à déjeuner, Serge Dufoulon entendit sa sœur Martine raconter à l'éminent ethnologue les activités de voyante qu'elle et sa mère Yvonne exerçaient à Melbourne, il fut gêné par cette « impudeur naïve », contrarié par « l'image primitive » que donnait ainsi sa famille et, fort étonné en entendant son invité lui conseiller très sérieusement : « Voilà un bon sujet d'étude ! Vous devriez travailler sur vos parentes. » La stupeur passée, il a décidé de relever le défi. La question dès lors n'était plus d'évaluer du dehors la naïveté de la voyance, de croire ou de ne pas croire à ce qui lui était raconté ou montré, mais de comprendre ce qui, pour ces deux femmes comme pour leurs clients et amis d'Australie, prenait ainsi sens. Or, si la familiarité et la confiance faisaient de lui un observateur privilégié, l'implication, parfois, devenait plus que troublante. Le jour où Yvonne lui a raconté comment elle avait fait l'amour avec Dieu, il ne put réprimer « une inquiétude certaine quant à l'état de santé mental de [sa] mère ».

La folie, depuis l'enfance, suit comme une ombre menaçante l'existence de la mère et celle de sa fille ; elles sont réputées différentes, anormales, alarmantes. A treize ans, Yvonne, « jouant avec des cartes », fait sa première prédiction concernant l'accident d'un de ses frères, survenu peu après, ce qui lui vaut les reproches et la colère des siens. De cette famille catholique originaire du sud de l'Italie qui a émigré au début du siècle en Tunisie et où la liberté et la sexualité des filles sont solidement bridées, il

lui faut s'échapper. Elle se marie tôt avec un sous-officier bourguignon en garnison à Bizerte, ils vont en Algérie après un accident du mari, puis en France et rien ne va ; après leur divorce, les cinq enfants du couple sont confiés à la garde du père et déclarés pupilles de la nation. Yvonne se retrouve seule, retourne en Tunisie puis part en Australie. L'itinéraire de Martine, de même, est une suite de drames et de ruptures. Petite, déjà on la dit folle ; à l'orphelinat, un psychiatre la voit, enceinte jeune, rejetée par son père ; elle va rejoindre sa mère à l'autre bout du monde et connaît, elle aussi, conflits, séparations et boulots.

A travers leurs histoires de vie, Serge Dufoulon reconstitue une série d'épreuves où la raison aurait pu s'égarer et qui vont se réorganiser en un parcours initiatique.

Les expériences de l'une et l'autre – la transe, le dialogue avec leur « esprit-guide », les visions, les prémonitions – s'apparentent à celles des chamans. La différence, évidemment, est que ces derniers vivent dans des sociétés prêtes à intégrer les pouvoirs surnaturels comme des composantes de leur cadre culturel. Dans la modernité de Melbourne, dans ses quartiers juxtaposés et fortement identifiés à des groupes distincts, il y a cependant place pour des formes de religiosité spécifiques où la voyance, les esprits, les sorts sont acceptables.

Les clients d'Yvonne qui viennent lui demander de bénir leur maison, de les mettre en contact avec un esprit ou de les protéger d'un mauvais œil sont, comme elle, des immigrés italiens pauvres. Ceux de Martine viennent de milieux anglo-saxons protestants un peu plus aisés. Chacune a son style et son économie des biens de salut.

Mais toutes deux offrent le moyen de restaurer, par le spiritisme, les liens de parenté et de conforter l'appartenance à une communauté dans « l'espace social incertain du pays d'accueil ». Elles relient les morts aux vivants

et rapprochent entre eux les vivants déplacés. Serge Dufoulon, quant à lui, occupe tour à tour toutes les places : fils, frère, ethnologue et Français immigré. Entre « ethnographie conviviale » et « errance méthodologique », il

chemine, dérive et retrouve ses marques. Son livre est hybride et atypique comme sa recherche, souvent alerte et étonnant, parfois docte et encombré de références comme pour se protéger d'une trop forte proximité.

Yvonne et Martine lui ont dit que son « sens critique » et son « approche de la vie trop intellectuelle » bloquaient ses potentialités de voyant. Trop lucide pour être extralucide, en somme.

Nicole Lapierre

Grand Usuel Larousse

Le savoir au quotidien

TOUTE LA RICHESSE DU GRAND LAROUSSE EN 5 VOLUMES

dans une version élégante, souple et maniable, sous coffret.

- Un grand dictionnaire de langue française : 75 000 noms communs.
- Une encyclopédie actuelle : 41 000 noms propres.
- Un atlas des pays du monde : les cartes des 192 États indépendants.

5 volumes brochés couverture souple avec rabats sous coffret plexiglas.
Format 140 x 210 mm, 7 904 pages, 200 dessins et 180 cartes.

OFFRE SPÉCIALE DE LANCEMENT
735 FF au lieu de 835 FF jusqu'au 31 décembre 1997

L'ÉDITION FRANÇAISE

● **Création du prix *Le Monde de la recherche universitaire*.** *Le Monde de l'éducation, de la culture et de la formation*, avec le concours de la Fondation Banques CIC pour le livre, premier mécène de l'université, et de la Fondation Charles-Léopold-Mayer pour le progrès de l'homme, décernera, en novembre 1997, le Prix *Le Monde* de la recherche universitaire, dont l'objectif est d'éditer, chaque année, jusqu'à dix thèses qui prendront place dans une collection dirigée par Edgar Morin. Les thèses seront sélectionnées par un jury co-présidé par Jean-Marie Colombani et Edgar Morin et composé de l'ensemble des rédacteurs en chef invités du *Monde de l'éducation* (Robert Badinter, Joël de Rosnay, Luc Ferry, Jean-Noël Jeanneney, Julia Kristeva, Jacques Lacarrière, Jean Lacouture, Philippe Quéau, Yves Simon, Dominique Wolton), ainsi que des présidents des fondations partenaires. La participation est ouverte à qui soutient sa thèse en 1997, quelle que soit sa discipline. Cette initiative prolonge la rubrique « recherche universitaire » du *Monde de l'éducation* qui offre chaque mois aux lecteurs la possibilité de prendre connaissance des travaux de thésards et d'assister à leurs soutenances dans les universités françaises. (Rens : chupin@monde.fr)

● **Les résultats d'Hachette Livre en 1996.** Avec un chiffre d'affaires de 4,686 milliards de francs (+12 % par rapport à 1995) et un résultat net consolidé de 176 millions de francs (+16 %), Hachette Livre estime avoir bénéficié d'une « bonne tenue de ses activités » en 1996. A périmètre constant, c'est-à-dire hors acquisition d'Hatier, le chiffre d'affaires global progresse de 2 % et celui du livre en particulier de 5 %. Selon Jean-Louis Lisimachio, PDG d'Hachette Livre, l'année a été marquée par une forte croissance de la littérature générale (+20 %) – notamment grâce aux succès de Brigitte Bardot (*Initiales B.B.*), Umberto Eco (*L'Île du jour d'avant*) ou Viviane Forrester (*L'Horreur économique*) – une progression du livre de poche (+6 %), des livres pratiques (+5,5 %) et scolaires (+4 %) compensant le recul du courtage (-14 %) et de la jeunesse (-4 %).

● **Prix littéraire.** Le prix Max Jacob a été décerné à Yves Mabin Chennetière pour *Méditation métèque* (éd. de la Différence) et le prix Richelieu à Renaud Matignon pour l'ensemble de son œuvre.

Précision

● A la suite de l'article sur les bibliothèques et l'extrémisme (« Le Monde des livres du 28 mars), Jacques Bompard, maire (FN) d'Orange, nous précise qu'il conteste « certaines estimations » du rapport de Denis Pallier, inspecteur général des bibliothèques, sur la bibliothèque d'Orange, et nous adresse le texte suivant : « Vous relatez brièvement le témoignage de l'ancienne conservatrice de la bibliothèque municipale d'Orange. Selon elle, « les élus FN ont fait des bibliothécaires des otages de l'arbitraire ». Madame Canazzi a son opinion. Notre municipalité en a une autre. Au nom du pluralisme de l'information, la voici : les bibliothécaires ne sont pas et n'ont jamais été « les otages de l'arbitraire ». Il est vrai, en revanche, que certaines d'entre elles n'ont pas partagé notre politique d'acquisition qui tendait vers plus de pluralisme, c'est-à-dire vers l'achat de livres nationalistes, écologiques et anarchistes. »

Rectificatif

● C'est Sophie Chérier qui est l'auteur des portraits rassemblés dans *L'Album des albums de l'École* des loisirs (« Le Monde des livres » du 28 mars), et non Florence Seyvos, comme nous l'avons écrit par erreur.

VOUS CHERCHEZ UN LIVRE ÉPUISE ?

Une seule adresse

LE TOUR DU MONDE

et son réseau de 250 correspondants

9, rue de la Pompe, 75116 PARIS
Tél. : 01.42.88.73.59
Fax : 01.42.88.40.57

Jacques Prévert au présent impératif

Vingt ans après la disparition du poète, quelques rendez-vous précieux et deux bijoux qui illustrent l'ardeur juvénile de son esprit

Vingt ans, c'est la jeunesse. L'âge des devenirs et des promesses, des élans et des éveils ; des champs ouverts, des chants libres. Vingt ans, c'est aussi la durée d'une absence, celle de Jacques Prévert, qui s'en est allé le 11 avril 1977.

Par chance, cet anniversaire n'a pas été retenu par les commémorations officielles du ministère de la culture, plus enclin à compter les centenaires ou les demi-siècles. Une chance réellement, tant le poète échappe aux reconnaissances académiques, lui dont le cancre effaçait « tout/ les chiffres et les mots/ les dates et les noms/ les phrases et les pièges » pour ne dessiner « avec des craies de toutes les couleurs/ sur le tableau noir du malheur » que « le visage du bonheur ». Il y eut bien, en 1992, l'entrée dans la prestigieuse Bibliothèque de la Pléiade chez Gallimard, avec, en prime, le beau travail iconographique d'André Heinrich pour *L'Album Prévert*, hors commerce et naturellement épuisé. Mais aucune célébration ne peut recouvrir l'esprit de liberté, la fraîcheur immarcescible d'une prose qui ensoleille les manuels scolaires, les plus austères comme les plus ennuyeux. Ce traquenard infaillible où tombent convention et routine a peut-être effrayé les éditeurs : le printemps de Prévert n'a pas, pour l'heure, suscité de raz-de-marée en librairie. Si Gallimard annonce un volume de sa collection « Découvertes » signé Bernard Chardère – il présentera dans un collectif *Les*

Enfants du paradis, à paraître à l'automne, le scénario original avec notes, variantes et fins inédites du film-culte de Marcel Carné –, on retiendra seulement le précieux travail de Jean-Claude Lamy, *Prévert, les frères amis* (Laffont, 352 p., 149 F.), qui propose, avec force témoignages, anecdotes savoureuses et citations pertinentes, un retour sur l'aventure créatrice, hors pair, de Jacques et Pierre, le cadet menacé d'anonymat par la gloire aveuglante de son aîné.

Signalons aussi l'entrée du poète dans la récente et si belle collection « Portraits d'auteurs », chez Marval, qui complète par une chronologie sobre une galerie de photographies de l'écrivain (70 p., 85 F.).

DANS LES MÉDIAS

Avec la parution d'un hors-série de *Télérama* (58 F.) qui donne à lire les *Histoires* dans la version de 1963 grâce à un partenariat convenu avec « Folio »-Gallimard, c'est à peu près tout pour l'instant, même si d'autres rendez-vous sont fixés pour l'automne. Même tonalité du côté des médias – hormis RTL, qui a fêté dès mercredi, avec deux jours d'avance, l'auteur de *Paroles* par une journée spéciale. France-Culture comme FR3 annoncent pour la fin de l'année leur hommage particulier – avec une « Marche du siècle » entièrement consacrée au poète – même si la chaîne publique a rediffusé le 10 avril le volet que consacreront naguère Janine Marc-Pezet, Alain Poulanges et Gilles Nadeau à « Jacques Prévert, le cancre magni-

fique » dans la collection « Un siècle d'écrivains » de Bernard Rapp.

On se tournera donc vers *Les Enfants du paradis* que Marcel Maréchal met en scène au Théâtre du Rond-Point, à Paris (du 22 avril au 14 juin), ou vers le spectacle des chansons du cinéma des années 30-60 (Jacques Prévert y voisine avec Vladimir Kosma, Vincent Scotto ou Georges Delerue), créé par Lambert Wilson et Bruno Fontaine au Théâtre de la Ville-Les Abbesses (du 22 avril au 10 mai).

C'est mince, se plaindra-t-on ? Quelle importance, puisqu'il reste l'œuvre, presque intégralement disponible en « poche » et illustrée en « Folio » par les superbes collages de l'auteur – la Galerie (au 9 de la rue Guénégaud, 75006 Paris) propose plus d'une centaine d'originaux, tendres et cruels, jusqu'au 14 juin, comme l'Espace François-Mauriac de Sevrans, qui marie des pièces plus rares avec des photos de Robert Doisneau jusqu'au 26 avril.

Enfin, deux nouveautés conjuguent la référence admirative et l'intelligence artistique, preuves éclatantes que l'esprit de Prévert souffle encore, éternellement jeune, loin des chapelles à l'air confiné et des carcans testamentaires qui dessèchent les œuvres. Nul ne s'étonnera que la grisserie de cet air vif et enivrant vienne des éditeurs dits « de jeunesse ». Avec *Le Prévert*, le troisième « Album Dada » – après *Le La Fontaine* et *Le Sévigné* également mémorables – donne à lire une courte anthologie

de dix-neuf textes mis en dialogues avec une illustration originale. Natali, qui participe à la revue *Dada*, a su s'immerger dans le duo mythique que forment pour toujours Robert Doisneau et Jacques Prévert : avec ses ciseaux, sa colle et ses pinceaux, mais surtout avec une malice qui légitime toutes les hérésies – peut-on « tailler » dans les clichés de l'illustre photographe ? –, elle a revisité les mots et les images de ces complices du bonheur simple, ces scénaristes majuscules qui livrent des situations quotidiennes comme autant de tremplins où l'imaginaire s'élançait, heureux de circuler sans entraves, sûr de n'être jamais arraisonné au nom de principes et de conventions grâce à eux obsolètes.

BOÎTE A MALICE

Feu d'artifice de couleurs, triomphe de la fantaisie créatrice, voilà une boîte à malices où l'humour et la tendresse, la sobriété et l'ironie, la nostalgie aussi, retrouvent toute leur magie. Des nonnes aux silhouettes d'hirondelles, des anges rêveurs et des publicités au kitsch irrésistible, des kékis renversés et les indispensables oiseaux libérés de leur cage... Le lecteur-spectateur savoure tout un fatras joyeux pour un nouveau grand bal de printemps, frais comme la couverture de l'album (coll. « Il suffit de passer le pont », Mango, 46 p., 99 F., dès sept ans, mais bien sûr sans limite d'âge).

Plus surprenant, l'hommage que rend Olivier Douzou (*Monsieur Pi-*

vert, Monsieur Moineau, éditions du Rouergue, 44 p., 68 F., dès six ans) ? Sûrement pas, pour ceux qui, d'album en album, ont déjà apprécié l'esprit d'enfance ébloui du jeune auteur aveyronnais. Prévert et Doisneau, ces maîtres aux « *drôles de noms d'oiseaux* » à peine transformés, sont devenus des chasseurs malicieux. L'un enferme dans son appareil photo – une cage d'où s'échappent les petits oiseaux – des images pour qu'elles ne soient pas sages et s'évadent à leur tour, portées par ces courants d'air qui nettoient le ciel, dégagent les horizons et transportent les rêves. L'autre piège grâce à sa plume et son cahier à carreaux les paroles en l'air qui se perdraient sans recours, sans le soin amoureux qui les transforme en offrande universelle, spirituelle et irrespectueuse, irréductiblement vivante. Des dessins en noir et or, pour un texte d'une sobriété confondante comme une confiance essentielle, un message d'admiration impératif et au présent, pour toujours. Pivert et Moineau, ces deux braconniers du quotidien qui blaguent « *autour d'un ver au bar des oiseaux* », peuvent-ils finir « *là-haut* » ? Seuls les esprits chagrins manqueront de hauteur de vue et reprocheront à Olivier Douzou cette adresse ultime. Le ciel est aux poètes, qui l'habitent plus sûrement que les dieux.

Vingt ans après l'éclipse du magicien, l'esprit de Prévert, d'une fécondité et d'une jeunesse inentamées, triomphe, irrésistible.

Philippe-Jean Catinchi

Une ville mordue de lecture

Le prix Cœur de la France a été décerné samedi 5 avril, lors de la Fête du livre « Lire à Limoges », à un jeune auteur d'origine algérienne, Ahmed Disch, pour son roman *Ernest* (éd. Anne Carrière). L'an dernier, il avait été attribué à Anne Wiazemsky pour *L'Hymne à l'amour*. Dans le jury, présidé par Eve Ruggieri : Madeleine Chapsal (présidente de la fête et créatrice du prix en 1995), Régine Deforges, Pierrette Fleutiaux, Sonia Rykiel, Eric Portais et Monique Boulestin, conseillère municipale déléguée à la lecture publique et à ce titre cheville ouvrière des trois jours de fête du livre qui animent Limoges chaque début avril depuis quatorze ans.

Une affaire qui tourne. Moins médiatique que sa voisine automnale de Brive-la-Gaillarde, elle n'en amène pas moins quelque deux cents auteurs et plus de 500 000 visiteurs sous le chapiteau implanté pour l'occasion sur la « place de la Ré » (la République, bien sûr), au centre historique de la ville, au-dessus du tombeau mérovingien de Martial, saint tutélaire de la cité.

« *Le pari de cette manifestation*, explique Monique Boulestin, *c'est son implication forte dans la vie de la ville.* » Outre le chapiteau central, des manifestations sont organisées dans plusieurs lieux. Les auteurs sont conviés dans les écoles (65 classes cette année) et dans les « ateliers d'expression » (écriture, vidéo, arts plastiques, photo) décentralisés dans divers quartiers.

AGENDA

● **DU 11 AVRIL AU 17 MAI. EXPOSITION. A Marseille**, le CIPM (Centre international de poésie Marseille) présente une exposition des œuvres d'Hervé Lucien et Vincent Muraou sous le thème « Cent Pièces de ferraille ». Le vernissage a lieu le 11 avril à 18 h 30 (jusqu'au 17 mai, Centre de la Vieille-Charité, 2, rue de la Charité, 13002 Marseille, tél. : 04-91-91-26-45).

● **LE 14 AVRIL. BADINTER. A Paris**, l'Alliance israélite universelle propose une rencontre, à 18 h 30, avec Robert Badinter, à l'occasion de la sortie de son nouveau livre *Un antisémitisme ordinaire*, chez Fayard (45, rue La Bruyère, 75009, tél. : 01-42-80-35-00 poste 130).

● **LE 18 AVRIL. POLITIQUE. A Paris**, la FNAC organise un débat à 17 h 30 sur le thème « Dans la

peau d'un sans-papier », avec Diop Abacar, Stéphane Hessel et Danièle Lochak (FNAC-Forum, 1-7, rue Pierre Lescot, 75045 Paris Cedex 1, tél. : 01-40-41-40-00).

● **LE 18 AVRIL. BARNETT. A Paris**, le Centre national du livre organise une soirée autour de l'œuvre de Christopher Barnett, sous le thème « Ces rêves païens/ These Heathen dreams ». La rencontre se déroulera en trois temps : 19 heures, projection d'une vidéo-performance, 20 heures, lecture des textes par l'auteur, son traducteur et un comédien, 21 h 30, rencontre avec l'auteur (rens. : hôtel d'Avejan, 53, rue de Verneuil, 75007, tél. : 01-49-54-68-80).

● **LE 24 AVRIL. SARTRE. A Paris**, la revue *Passages* présente, dans le cadre du 4^e colloque du séminaire, « Actualité des philosophes », une conférence sur le thème « Sartre et l'engagement des intellec-

tuels », à 20 heures, en présence de Michel Contat, Jeannette Colombel, Francis Kaplan, Jean-Marc Mouillie, Jacqueline Levi-Valensi et Gérard Wormser. En outre, *Passages* organise deux autres conférences : le 25 avril sur le thème « *Pauvreté, exclusion et santé publique* », et le 29 avril sur le thème « *Le sionisme et la diaspora* » (rens. : 17, rue Simone-Weil, 75013, tél. : 01-45-86-30-02).

● **DU 23 AVRIL AU 10 MAI. HAWAD. A Paris**, une exposition des poèmes de Hawad traduits par Hélène Claudot, peints et calligraphiés par Geneviève Boigues et Charles de Larminat, sera présentée sous l'intitulé « Lettres et images » (58, galerie Vivienne, 75002, tél. : 01-42-86-88-18).

● **LE 24 AVRIL. HEIN. A Paris**, les amis du roi des aulnes organisent une lecture rencontre avec Christoph Hein (le 25, il sera à Marseille et le 28 à Caen). En collaboration avec la maison des écrivains Heinrich Heine, d'autres rencontres lectures auront lieu en présence de l'écrivain Michael Wüsfeldt le 29 mai, puis de Benjamin Wilkomirski, auteur de *Fragments une enfance 1939-1949* aux éditions Calmann-Lévy, le 17 juin (rens. : hôtel d'Avejan, 53, rue de Verneuil, 75007).

A L'ÉTRANGER

Bon anniversaire, William

Le 23 avril, pour son anniversaire, William Shakespeare aura droit à une nouvelle édition de ses pièces de théâtre les plus célèbres et de ses sonnets, rassemblés dans *The Norton Shakespeare*, à partir de l'édition publiée il y a près de dix ans par l'Oxford University Press. Mais cette nouvelle édition est précédée d'une préface et accompagnée de notes dues à Stephen Greenblatt. Ce professeur à Berkeley (Californie) a entrepris de donner une nouvelle interprétation de l'œuvre du barde qui fait lever les sourcils des shakespeareiens. Dans *Le Roi Lear*, par exemple, il voit une réflexion sociale, politique et économique sur l'époque des Stuart ; dans *Les Joyeuses Commères de Windsor*, un travail sur l'apparition des classes moyennes au temps des Tudor, etc. Ses détracteurs l'accusent de « néomarxisme », mais ses admirateurs trouvent au contraire qu'il peut être passionnant de relire Shakespeare sous cet angle, comme sous celui du féminisme, de l'homosexualité, voire du respect de l'environnement.

● ESPAGNE : SOURIRE DE FEU

Le prix du Sonrisa Vertical (le « sourire vertical »), attribué chaque année à un ouvrage de littérature érotique, a été remporté par l'écrivain argentin Abel Pohulanik, pour *La Cinta de Escher* (« le ruban d'Escher »), édité par Tusquets. Sur une trame policière, l'auteur raconte les aventures d'un jeune prostitué, dans une ambiance où le feu joue un grand rôle puisque le roman s'ouvre sur l'incendie du Liceo de Barcelone le 31 janvier 1994 et se termine avec l'incendie de la Fenice à Venise juste deux ans plus tard. Tout cela se jouant et se dénouant comme dans les tableaux du peintre hollandais Maurits Cornelius Escher, comme l'indique le titre.

● GRÈCE : ROMANS ET SOCIÉTÉ

Le prix Nikiforos Vretakos (fondé en l'honneur d'un grand poète grec), doté d'environ 22 000 F., a été attribué à Denis C. Maliveras pour son étude *La Société hellénique du XX^e siècle vue par le roman*, qui trace un tableau des mœurs actuelles à partir de quatorze romans d'écrivains grecs contemporains. Ce prix est alternativement remis à un poète, à un essayiste ou à un romancier.

● MEXIQUE : VIVE L'ESPAGNOL

Le premier Congrès international de la langue espagnole se tient actuellement à Zacatecas, au Mexique. L'espagnol est la quatrième langue parlée dans le monde (par 345 millions de personnes dans 21 pays), après le chinois, l'anglais et l'hindi, et son usage se développe, en particulier aux États-Unis. Un des objectifs de cette manifestation est de permettre aux différents pays hispanophones de mettre au point des processus linguistiques communs afin de faire prospérer la langue, en particulier face aux nouveaux moyens de communication comme les CD-ROM ou le réseau Internet. Les discours inauguraux ont été prononcés par deux Prix Nobel de littérature, l'écrivain colombien Gabriel García Márquez et l'Espagnol Camilio José Cela, devant le roi d'Espagne Juan Carlos et le président du Mexique, Ernesto Zedillo.

« L'impérialisme, stade ultime du Capitalisme. » Lénine

LA DICTACTURE DU LIBÉRALISME SAUVAGE : SPÉCULATION FINANCIÈRE MONDIALE DESTRUCTRICE D'ENTREPRISES ET DE TRAVAIL.

Un livre de vérité CONTRE LES LÉNIFIANCES HYPNOTIQUES DISTILLÉES PAR LES CORRECTS.

Distribution en librairie : Distique, 28600 Lusignan Fax 02.37.30.57.12

Jacques Darcanges

L'entropie galopante des libéralismes

« Ils nous vendront la corde pour les pendre » Ilich OULJANOV (Lénine)

Les Éditions de l'Orme 88 F.